JAN RUUSBROEC

LE LIVRE
DES
XII BÉGUINES

ou de la vraie contemplation

TRADUIT DU FLAMAND

avec introduction par l'abbé P. CUYLITS

BRUXELLES
LIBRAIRIE ALBERT DEWIT
53, Rue Royale

—

1909

INTRODUCTION

—

> On voit le catholicisme enfanter certains livres extraordinaires, qui n'ont rien de dogmatique, rien de contentieux et qui semblent n'appartenir qu'à la simple piété ; mais qui sont pleins de je ne sais quel esprit inexplicable qui pénètre dans le cœur et de là dans l'esprit, au point que ces livres opèrent plus d'effet que ce que les docteurs les plus savants ont produit de plus concluant dans le genre démonstratif.
>
> J. DE MAISTRE.
> (*Lettre à une dame russe.*)

I

VICTOR HUGO, dans son *Shakespeare* nous parle quelque part " d'un mois de mai perpétuel blotti dans les précipices „. " Ces grands vieux monts horribles sont, ajoute-t-il, de merveilleux faiseurs de roses et de violettes ; ils se servent de l'aube et de la rosée, mieux que toutes vos prairies et que toutes vos collines, dont c'est l'état pourtant ; l'avril de la plaine est plat et vulgaire à côté du leur, et ils ont, ces vieillards immenses, dans leur ravin le plus farouche, un charmant petit printemps à eux bien connu des abeilles. „

C'est ainsi que le magnifique assembleur d'images nous décrit cette oasis de verdure, de fraîcheur et de printanières senteurs qui germe entre les rocs pelés

et les champs de névé dont tous les visiteurs de la " Mer de glace „ ont gardé le vernal souvenir.

Et c'est dans le domaine de l'intelligence, à pareil voyage qu'incite tout traducteur, tout annonciateur d'un livre mystique.

Certes, pour ceux dont la littérature va de " L'homme aux quarante écus „ jusqu'à " L'homme à l'oreille cassée „, pour ceux qui font de Voltaire le Moïse du Parnasse brandissant en guise de décalogue le pauvre monologue : " Ce qui n'est pas clair n'est pas français „, pour ceux-là le livre qu'on va lire, tous les livres semblables, mais principalement les opuscules du grand mystique flamand sont du pur charabia.

Ce livre n'a ni ordre, ni méthode, ni clarté. Il n'est pas du tout français.

Comme le dit Maeterlinck, " il est peu d'auteurs plus maladroits que lui. Il s'égare par moments en d'étranges puérilités. Il se répète souvent et semble parfois se contredire. Il a une syntaxe tétanique qui m'a mis plus d'une fois en sueur. Il introduit une image et l'oublie. Il emploie même un certain nombre d'images irréalisables ; et ce phénomène, anormal dans une œuvre de bonne foi, ne peut s'expliquer que par sa gaucherie ou sa hâte extraordinaire „.

Si donc, parmi mes lecteurs, il se trouvait quelqu'un dont l'estomac ne supporte que des peptones littéraires, dont le cerveau ne s'accommode que de livres faciles et infiniment peu substantiels, je le supplie humblement et charitablement — pour sa

bonne réputation intellectuelle — de fermer ce livre, de garder le concept encore honnête mais très vague qu'il possède sur le mysticisme... et de regarder les dessins dont un très réel artiste a orné l'opuscule du Voyant de Groenendael.

Mais ceux qui en ont assez et trop de ces " Thaïs „, de ces " Rôtisseries de la reine Pédauque „, des " Vamireh „, des " Madame Bovary „, " Aphrodite „, " Lourdes „, " Cosmopolis „ et cent autres œuvres surgies comme des champignons sur les détritus charriés par une longue civilisation sur les berges malfleurantes de la Seine; ceux qui estiment qu'il est d'autres horizons à l'âme humaine que celui d'une légitime ou illégitime copulation; ceux qui ont la perception de l'immensité noire qui nous encercle, de l'au-delà ténébreux, mystérieux et inquiétant, à ceux-là je dirai ce que la Voix disait à Augustin : *tolle, lege.*

Eh ! oui, nous sommes semblables à ces navires qui voguent par la nuit noire sur l'immensité des vagues océaniques. Les feux du bord jettent à peine un sillage lumineux et tremblant sur ces crêtes et ces crêtes qui vont se perdre à l'infini. Nous entendons le clapotis de cette voix solennelle, grandiose, indéfinissable et multisonnante. Et tout l'équipage de cette frêle coquille — que nous croyons énorme et solidement charpentée — ne voit et n'avance que parce qu'il y a là, au haut du mât, quelqu'un qui, d'un œil exercé, s'efforce de trouer les ténèbres.

Y a-t-il un homme sensé pour crier à la vigie qu'il

est un fou, un halluciné, un faiseur de cauchemars? Qu'il ferait mieux de nous décrire le double piston de la machine Compound, et les bielles et les manivelles et le génial parallélogramme articulé ?

A la bonne heure ! Ce sont là des choses que l'on voit, que l'on comprend et qui ressortissent au génie humain. — Puis cela est d'une grande utilité commerciale.

Nous nous égarons et nous en revenons à ceux qui préfèrent, à Barrême, Platon.

Qu'ils feuillettent donc ces quelques pages, bien mieux, qu'ils méditent ces chapitres, un à un, et qu'ils soient heureux de rencontrer enfin un livre qui n'a pas été écrit — selon le vœu de Pascal — par un auteur, mais par un homme.

Qui sait ? Peut-être qu'au milieu de ces divisions qui ne divisent point, de ces explications qui n'expliquent pas, de ces images qui n'éclairent rien, au milieu de cette jonchée de pensées magnifiques ou déconcertantes, ils trouveront un petit livre exquis, d'une saveur particulièrement captivante.

Ainsi, loin de la tourbe vulgaire, après la rude montée par les sentiers de chèvres qui se délacent au flanc des montagnes, au milieu des rochers et des glaçons peuvent se cueillir, par les seuls intrépides, les fleurs de neige molles comme des flocons de nuages et graciles comme des ouvrages de fées. Là, dans les hauts lieux et dans l'air profond et pur s'épanouissent l'edelweiss velouté et la gentiane — que les Allemands appellent : *Himmelblau* — mor-

ceau d'azur arraché au ciel; là, sourdent de délicats pétales, des parfums exquis; lychnis à la robe immaculée, saxifrages pointés de taches d'or et roses des Alpes qui retiennent dans leur corolle quelque chose des lueurs d'aube ou des vespérales splendeurs.

*
* *

Il est une seconde classe de lecteurs qui ne peuvent, ès livres mystiques, que savourer la petite moitié.

En ne voyant dans ces comtemplateurs et contemplatrices de l'Ineffable que des hallucinés de génie ou de merveilleux penseurs, ils ont, ces hommes intellectuels, mais non croyants, ravalé l'inspiration dont palpite tout cette étrange littérature au souffle tout humain qui circule dans les théosophies de Swedenborg, les subtilités de Lulle ou les arcanes de Plotin.

Si vous ne croyez pas que six secrétaires devaient à la volée prendre six membres de phrases, que l'on recousait ensuite, pour fixer ce que l'Esprit dictait à Marie-Madeleine de Pazzi, que le Pèlerin sténographiait fidèlement les visions que déroulait à l'humble Catherine Emmerich le céleste Fiancé des âmes virginales, que Ruusbroec perdu dans les solitudes de la forêt de Soignes écrivait par saccades selon qu'il était attouché par l'extase, que Catherine de Gênes ou Mechthilde écrivaient à yeux fermés, l'œil de l'âme restant seul fixement ouvert sur l'au-delà;

si vous traitez comme comme naïves légendes ou récits puérils ce que racontent les hommes de bonne foi qui furent des contemporains ; si vous estimez que Dieu est trop loin et l'homme trop petit pour que l'Immense daigne se faire connaître autrement que par voie discursive ; si, en un mot, le miracle est chose non existante, quelle différence y a-t-il entre ces écrits étincelants, emportés, violents, beaux par leurs beautés déconcertantes, par leur désordre désorientant, par les coruscations d'images hardies, de pensées incogitables, d'emprises sur l'incogniscible et ces poètes classiques qui, d'après Boileau

Avaient senti du Ciel l'influence secrète

Pindare, par exemple, Horace ou même Boileau en son ode " Sur la prise de Namur „ ?

Le délire poétique est une simple manière de parler, une façon d'écrire qui a sa place et ses règles dans tout traité de prosodie honnêtement fait. Ce beau désordre, ces exclamations, ces invocations, tout cela : pures figures de rhétorique.

Quel naïf se laissera prendre à l'esprit prophétique de Joad :

Mais d'où vient que mon cœur tremble d'un saint [effroi ?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même : il méchauffe ; il parle ; mes yeux [s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent...
Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.

Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille !
Pécheurs, disparaissez ; le Seigneur se réveille.

Comparez avec ce début du livre de Jérémie :

“ La parole donc de l’Éternel me fut adressée en disant : “ Avant que je te formasse dans le ventre de ta mère, je t’ai connu ; et avant que tu fusses sorti de son sein, je t’ai sanctifié, je t’ai établi prophète pour les nations. „

Et je répondis : “ A, a, a, Seigneur éternel ! Voici, je ne sais pas parler : car je suis un enfant. „

Et l’Éternel me dit : “ Ne dis point : je suis un enfant ; car tu iras partout où je t’enverrai, et tu diras tout ce que je te commanderai... „

Puis la parole de l’Éternel me fut adressée, en disant : “ Que vois-tu Jérémie ? „ Et je répondis : “ Je vois une verge qui veille... „

En voilà de l’inspiration, de la vraie. Et de la littérature donc !

C’est bien le Dieu qui, selon l’ingénieuse fiction des Grecs s’empare du voyant, le torture et force cette voix humaine à produire des sons inarticulés, à dire des pensées inentendues et à parler un langue supra naturelle.

L’on pourrait cruellement retourner contre le doux Racine son vers fameux :

Comment en un plomb vil l’or pur s’est-il changé ?

L’esthète le plus novice ne s’y laisserait pas prendre.

Ceci ressemble à cela comme un décor d'opéra-comique ressemble à un paysage.

Mais enlevez le souffle de Dieu, supprimez l'intervention de l'Esprit-Saint, tout cela retombe à plat, se dégonfle et crève. Cette superbe poésie des prophètes devient de la grandiloquence sans base sérieuse, la ténèbre zébrée de-ci de-là par quelque pensée fulgurante ; et l'on aura en lisant ces livres l'impression que décrit si bien Maeterlinck, Maeterlinck qui, précisément, pèche par ce défaut de raisonnable croyance :

" Ils croiront entrer dans le vide; ils auront la sensation d'une chute uniforme dans un abîme sans fond, entre des rochers noirs et lisses. „

Or, les mystiques ont continué dans les siècles chrétiens l'œuvre des prophètes. Il sont la vigie qui perce la ténèbre enveloppante. Ils entendent quelque chose dans le silence des espaces infinis, ce silence qui effrayait le génie de Pascal.

Et les lire sans croire au surnaturel catholique, c'est imiter Voltaire persiflant le prophète Osée ou Sainte-Beuve admirant Isaïe.

Celui qui admire Jehan de Ruusbroec, en tant que penseur ou que littérateur, admire justement ce que l'humble et indocte moine-prophète prétendait être le moins. Certes, il est encore cela par-dessus le compte, mais il est surtout autre chose ! Visiter cet homme extraordinaire à ce simple point de vue humain serait ressembler au voyageur, qui, de la

Suisse n'irait voir que le musée de Bâle ou le lion de Lucerne et tournerait le dos au Mont-Blanc ou à la Jungfrau.

Les pauvres gens !

II

Qu'est-ce donc que le mysticisme ?

Il est manifeste que beaucoup de beaucoup de personnes emploient ce vocable sans en connaître exactement la signification. De là dans les admirations comme dans les critiques un continuel système de porte-à-faux qu'il est indispensable de faire cesser.

Un mystique, pour les uns, pour l'ordinaire peuple chrétien, *christianus populus*, c'est l'ascète, c'est-à-dire l'homme ou la femme qui, par des pratiques de piété et principalement par des pratiques de macération et mortification, tâche de donner à son âme sur le corps cette prépotence, qui est toute la charpente de la perfection chrétienne. Un mystique, pour les littérateurs, principalement les jeunes de la nouvelle école, c'est le penseur qui travaille à pénétrer dans le domaine des choses occultes, incogniscibles et revêt sa pensée d'une robe d'apocalypse plus ou moins authentique. Un mystique, enfin, c'est quelquefois l'halluciné, le visionnaire doux qui passe au travers de la vie avec la tête dans le nuage, pauvre créature presque irréelle, à coup sûr irresponsable, à laquelle les bonnes âmes souhaitent de ne point finir comme l'astrologue de la fable.

Or, rien de tout cela ne correspond grammaticalement à la valeur propre du mot : mystique. Ce sont autant de sens dérivés, imprécis, figurés.

Tâchons donc de remettre les choses au point. Tout le monde admet qu'il n'est point à la pensée humaine de plus noble et de plus légitime sujet de méditation que l'être de Dieu. Depuis Platon jusqu'à Spencer, tous les plus beaux génies dont s'honore l'humanité, tous ceux qui ont ajouté quelque chose à la pensée humaine, qui ont agrandi et reculé notre horizon intellectuel, Socrate, Aristote, Moïse, Job, Isaïe, Ezéchiel, Paul, Jean, Augustin, Thomas, Bacon, Newton, Descartes, Pascal, de Maistre, pour ne citer que les plus hautes têtes, ont vu tour à tour leur regard d'aigle se fixer éperdûment sur ce soleil des intelligences.

Mais de ces voyants, les uns, comme Moïse, ont vu de " la gloire de Dieu ce que peut en voir un homme sans tomber mort „ et le visage a gardé la coruscation de l'éclat divin, comme Job ou Ezéchiel ont entendu la voix qui sortait du tourbillon, comme Paul ou Jean ont vu les théories célestes s'éployer en d'indicibles splendeurs ; les autres n'ont pas été marqués de ce cachet supra-humain que les Grecs auraient appelé l'apothéose des demi-dieux.

C'est que l'Être se laisse contempler de deux manières : ou bien par l'œil interne, dont est pourvue toute créature raisonnable, ou bien d'une façon externe, par une effluve anormale de lumière et de clarté, dont jouissent quelques privilégiés.

Quelques hommes remarquables, vivant d'une vie supérieure, ont porté la raison discursive à ses plus hautes limites ; ils ont, par une continuelle attention, ajouté à la pénétration congénitale de cet œil interne tout ce que l'art et l'entraînement et la méthode de vie et l'éducation de la pensée peuvent apporter de perfectionnements et de secours. Les *Soliloques* de saint Augustin, les *Élévations* de Bossuet, les *Méditations philosophiques* de Descartes sont de ce suprême travail humain les plus parfaits exemples. L'on peut dire de ces livres qu'ils sont les bornes-frontières de l'esprit humain ; au delà, c'est la folie... ou le mysticisme.

Car la raison raisonnante, les idées pures, sont enrobées, emmaillottées dans les sens comme un homme serait enfermé dans une cave. Le lieu est ténébreux, il n'est point absolument ténèbres ; par les soupiraux filtrent quelques avares rayons lumineux qui s'accrochant à toutes les aspérités, se réfléchissant à l'infini, font à cette cave une atmosphère de brouillard insupportable à l'œil et que l'emmuré voudrait bien dissiper. Il clignote de l'œil, il rétrécit sa pupille, il condense comme dans une mince fente de paupière tout ce qu'il peut ramasser de rayons lumineux et il arrive après tous ces efforts à produire un de ces admirables livres que nous venons de citer.

Mais il est possible aussi que ce penseur soit un ascète, c'est-à-dire que par esprit d'imitation de Jésus-Christ il n'ait laissé de son corps que ce qu'il faut pour ne pas mourir. Tant de mortifications, tant

de pénitences, une si sévère discipline des sens et des passions ont rendu le corps comme diaphane; les murs de la prison sont devenus si minces que l'âme transparaît presque... et alors Dieu peut accorder à cet amoureux de sa gloire et de son éclat que ces murs, qui ne sont plus qu'un simple écran, deviennent lumineux, presque diaphanes, et qu'on le voie au travers comme on voit le soleil au travers d'un verre fumé. Quelquefois même il enlève ce dernier intermédiaire et l'on reste tout ébloui dans l'irradiation de l'astre-roi, aveuglé, les yeux brûlés, et l'on écrit alors de ces cris d'âme, de ces paroles sans suite, presque sans signification, qui sont ces pages étonnantes qui étincellent de-ci, de là dans Denys l'aréopagite, Ruusbroec ou Thérèse.

Cette différence dans la faculté de vision est très simple à comprendre. Elle s'explique d'un côté, objectivement, parce que Dieu, l'Être libre par excellence, "qui a, comme parle l'Écriture, créé les étoiles et les étoiles „, donne ses dons à qui il Lui plaît, et subjectivement par le degré de dépouillement où, avec la grâce de Dieu, atteint le voyant. Or, dans cette œuvre de renoncement, d'abnégation et d'amour, ce sont évidemment les femmes qui doivent l'emporter. Voyez simplement ce qui se passe dans le modeste cercle de la famille, chez les épouses et les mères. Où est le renoncement, l'amour désintéressé, la plus complète abnégation du Moi? De là ces mariages mystiques de sainte Catherine de Sienne, de sainte Thérèse, de sainte Agnès de Montepulciano

et de tant d'autres. Elles sont, à la lettre, les fiancées du Christ. Et après elles viennent les hommes simples, les hommes-enfants, ceux dont le Charpentier de Nazareth disait : “ Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume du Ciel. „

A l'appui de cette affirmation, voici une liste très incomplète de mystiques :

Denys l'aréopagite, Colombin, Catherine de Gênes, Madeleine de Pazzi, Pierre d'Alcantara, Ursule Benincara, Jeanne de Matel, François de Bergame, Lutgarde, Agnès de Monte-Pulciano, Ida de Louvain, Colette, Brigitte, Gertrude, Mechthilde, Catherine de Bologne, Philippe de Néri, Véronique de Binasco, Lucie d'Adelhausen, Angèle de Foligno, Catherine de Sienne, Marie d'Oignie, Ruusbroec, Jean d'Afflighem, Marie Villana, Hippolyte, Véronique Juliani, Julienne Falconieri, Alpêde de Cadoto, Elisabeth de Schonau, Antoine de Padoue, Laurent Justinien, Colombe de Rieti, Hildegarde, Angélique de Fiésole, Suson, Tauler, Catherine Emmerich, Herman Joseph, Jeanne de la Croix, Catherine de Cordoue, Christine l'Admirable, Ursule de Valence, Françoise Romaine, Jean de la Croix, Thérèse, Marie d'Agréda, Brigitte de Suède, etc. etc.

Ce sont là ceux nous appellerons volontiers les mystiques du premier ordre, *ceux qui ont vu*, les Christophe Colomb de la ténèbre encerclante. Ils ont tous, les uns plus, les autres moins, pénétré dans

l'au-delà et reculé l'horizon des connaissances humaines.

Après les découvreurs, les organisateurs, comme après les Colomb, les Pachéco. Ceux-là, ce sont les mystiques du deuxième ordre.

Ils sont légion, ils portent les plus beaux noms de l'Église, et depuis Denys, le disciple des apôtres, jusqu'au P. Faber, ils se passent tour à tour, comme des coureurs antiques, le flambeau de la théologie mystique, celle qui vit d'illuminations et de sentiments affectifs plutôt que de raisonnements et de déductions.

Les sentiments de ces docteurs sont admirablement traduits par cette délicieuse prière du plus beau des livres sortis de la main des hommes : *L'Imitation.*

“ O Dieu, Vérité !

Que je sois uni à Toi dans un perpétuel amour !

Il me pèse de lire et d'entendre une foule de choses humaines :

C'est en Toi que se trouve tout ce que je veux et tout ce que je désire !

Que tous les docteurs se taisent, que toutes les créatures se tiennent coites en Ta présence :

Parle-moi, tout seul ! „ (I, ch. III.)

Ce n'est point, comme le dit plus loin le merveilleux écrivain mystique, qu'il en veuille à la scolastique :

“ On ne doit pas inculper la science,

Ou la simple connaissance des choses,

Qui est bonne, considérée en elle-même, et ordonnée par Dieu :

Mais il faut toujours lui préférer une bonne conscience et une vertueuse vie... „

“ Dites-moi où sont tous ces Messieurs et tous ces maîtres,

Que vous avez bien connus,

Alors qu'ils vivaient encore

Et qu'ils brillaient par leurs connaissances ?

Leurs prébendes, d'autres les possèdent;

Et je ne sais s'ils pensent seulement à leurs [prédécesseurs.

Quand ils vivaient, ils semblaient quelque chose :

Autour d'eux maintenant le silence.

O que la gloire du monde passe vite ! „ (*Ibid.*)

Ces sentiments du pieux ermite d'Agnetenberg ont été ceux d'une innombrable quantité de religieux et de théologiens — évidemment les plus pieux et les plus dévots — qui ont créé cette science de la théologie mystique. Les uns ont écrit avec plus d'onction, d'amour et de piété, par exemple A. Kempis et François de Sales : ce sont d'incomparables livres de dévotion. Les autres ont introduit la méthode scolastique dans cette branche des sciences sacrées qui semble la plus non-susceptible de recevoir des classifications d'herbier : ce sont des livres précieux pour les directeurs de conscience.

Voici, par exemple, la liste des auteurs mystiques pris dans le seul ordre des Dominicains par le P. Meynard, qui tient lui-même une place très sérieuse

parmi les écrivains mystiques du second ordre et scolastiques : Albert-le-Grand, Antonin, Bannés, Barthélemy-des-Martyrs, Billecocq, Cajetan, Cano, Capponi, Chardon, Coëffeteau, Contenson, Dassier, Gonet, Gotti, Gontin, Graveson, Guérinois, Humbert de Romans, Javelli, Jean de Saint-Thomas, Louis de Grenade, Massoulié, Michaëlis, Morel, Piny, Prieras, Quetif, Raynier de Pise, Henri Suson, Sonëges, Tauler, Thomas d'Aquin, Viquier, Vincente, Vincent Ferrier, Walgornera, Zigliara. On le voit, les plus beaux noms de l'histoire dominicaine figurent sur ce livre d'or.

Il serait aisé d'établir une semblable onomastique pour chacun des grands ordres religieux, mais ce serait abuser de la patience de nos lecteurs. Nous demandons cependant la permission de faire défiler devant eux les noms d'un dernier diptyque qui démontrera la chaîne ininterrompue de la tradition mystique.

Tout le monde connaît, du moins de nom, les grands auteurs mystiques des XVIe et XVIIe siècles : sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint Pierre d'Alcantara, le vénérable Louis de Grenade, saint Ignace, saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal, le vénérable Louis de Blois. Ces auteurs et d'autres encore avaient reçu la tradition des auteurs du XVe siècle, saint Laurent Justinien, saint Vincent Ferrier, Denys-le-Chartreux, Thomas-A. Kempis. Au XIVe siècle la chaîne de la tradition est représentée

par Tauler, Ruusbroec, le bienheureux Suson, sainte Catherine de Sienne, etc.

Le XIIIe siècle est aussi très riche : le bienheureux Albert-le-Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, saint Pierre Célestin, saint Edmond de Cantorbéry.

Le XIIe siècle nous fournit la grande et savante école de Saint-Victor, Hugues et Richard de Saint-Victor et surtout saint Bernard.

Plusieurs ont cru que la théologie mystique ne remontait pas au delà du XIIe siècle. A cette époque, il est vrai, les auteurs mystiques, et en particulier Richard de Saint-Victor, ont commencé à traiter méthodiquement de la doctrine spirituelle et de la vie intérieure, mais il est facile de constater que la tradition en ces matières remonte jusqu'aux apôtres et par eux à Jésus-Christ.

Au XIe siècle, nous trouvons saint Anselme, saint Pierre Damien, saint Bruno, saint Odillon de Cluny ; au Xe siècle, saint Odon de Cluny ; au IXe siècle, Ruban-Maur et saint Benoit d'Aniane ; au VIIIe siècle, le vénérable Bède, saint Jean Damascène, saint Paulin d'Aquilée ; au VIIe siècle, saint Isidore de Séville, saint Maxime, saint Isaïe, au VIe siècle, saint Grégoire-le-Grand, Cassiodore, saint Jean Climaque ; au Ve siècle, saint Jean Chrysostôme, saint Nil, saint Jérôme, saint Augustin, Cassien, saint Eucher, saint Isidore de Damiette, saint Cyrille d'Alexandrie, Théodoret ; au IVe siècle, saint Antoine, saint Pacome, saint Hilaire, saint Athanase, saint Ephrem, saint

Basile, saint Cyrille de Jérusalem, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise, saint Macaire, Didyme d'Alexandrie ; aux IIe et IIIe siècles, saint Clément d'Alexandrie, Origène, Lactance ; enfin au 1er siècle, saint Denys l'aréopagite, disciple de saint Paul, d'après l'ordinaire tradition.

De cette liste incomplète, il ressort que depuis les temps les plus anciens, voire depuis les temps apostoliques, il s'est trouvé dans l'Église, à côté des écrivains qui défendaient le rempart, d'autres écrivains qui priaient dans le temple; ainsi dans la cathédrale de Cologne il est deux clochers également audacieux et élevés qui portent dans les nues le triomphal signe de la croix !

Cela étant, pourquoi l'usage des mystiques, surtout de ceux du premier ordre, n'est-il pas plus répandu dans l'Église ? Pourquoi ne lit-on pas saint Denys l'aréopagite, ou Gertrude, ou Ruusbroec comme Thomas-A. Kempis ou François de Sales ?

Pour plusieurs raisons, dont la principale est que cette lecture ne peut-être utilement la nourriture que des forts. C'est de la moelle de lions et non du lait coupé d'eau. Pour les comprendre, pour les savourer, il faut avoir de sa religion une autre connaissance que les notions vagues qui constituent la religiosité moderne.

Car la petite barque des mystiques vogue sur l'océan divin entre deux écueils, où plus d'un mystique, insuffisamment illuminé par l'Esprit, est venu s'échouer : le quiétisme, d'un côté, et le panthéisme,

de l'autre. Ça a été le sort de Maître Eckhart, par exemple, et de Fénélon.

Comment, en effet, décrire cette union intime avec Dieu, cette absorption en quelque sorte de notre être dans l'Être divin et ce repos dans l'amour, sans employer des expressions ou énoncer des idées qui rappellent violemment le Nirvâna des Indous ? C'est le vertige du gouffre c'est l'enivrement de la contemplation. Le contemplateur, presque malgré lui, parle en vers, et chante, et s'exalte, et pose des actes extraordinaires, et commet des distractions monumentales, et la foule banale dit de lui ce qu'elle disait des apôtres le jour où l'Esprit descendit sur eux : “ Ils sont saôuls „.

Voilà pour les actes ; quant aux paroles, le phénomène est encore plus déconcertant. Avec le pauvre dictionnaire fabriqué par la maigre déduction, c'est une lutte corps-à-corps, un duel désespéré, où le voyant tout en sueur torture la signification des mots, les force à énoncer des choses inouïes. Le combat de Jacob avec l'Ange ! Et quand le malheureux visionnaire croit avoir fait de son mieux pour, avec les mots de la terre, écrire les mystères du Ciel, nous qui le lisons, sans avoir son état d'âme, nous le lisons comme une page d'un gymnosophiste ou l'induction d'un platonicien.

Voyez, par exemple, ce morceau de la *Cinquième Ennéade* de Plotin :

“ Dans l'intuition intellectuelle, l'intelligence voit les objets intelligibles au moyen de la lumière que

répand sur eux le Premier, et, en voyant ces objets, elle voit réellement la lumière intelligible. Mais, comme elle accorde son attention aux objets éclairés, elle ne voit pas bien nettement le principe qui les éclaire ; si, au contraire, elle oublie les objets qu'elle voit pour ne contempler que la clarté qui les rend visibles, elle voit la lumière même et le principe de la lumière. Mais ce n'est pas hors d'elle-même que l'intelligence contemple la lumière intelligible. Elle ressemble alors à l'œil qui, sans considérer une lumière extérieure et étrangère, avant même de l'apercevoir, est soudain frappé par une clarté qui lui est propre ou par un rayon qui jaillit de lui-même et lui apparaît au milieu des ténèbres ; il en est de même quand l'œil, pour ne rien voir des autres objets, ferme sa paupière et tire de lui-même sa lumière, ou que, pressé par la main, il aperçoit la lumière qu'il a en lui. Alors, sans rien voir d'extérieur, il voit ; il voit même plus qu'à tout autre moment, car il voit la lumière. Les autres objets qu'il voyait auparavant, tout en étant lumineux, n'étaient pas la lumière même. De même quand l'intelligence ferme l'œil en quelque sorte aux autres objets, qu'elle se concentre en elle-même, en ne voyant rien, elle voit non une lumière étrangère qui brille dans des formes étrangères, mais sa propre lumière qui tout à coup rayonne intérieurement d'une pure clarté „.

Comparez avec ce passage de Ruusbroec presque similaire :

“ Ceux qui sont élevés au-dessus de la chair, dans l’humble pureté de leur esprit, par le respect et l’amour qu’ils portent à Dieu, cenx-là sont en sa présence, à découvert et sans intermédiaires.

Et de la face du Père il émane une lumière simple qui illumine les idées pures et dépouillées d’images, ces idées qui planent par delà les images, par delà la raison et sans raisonnement dans la haute pureté de l’esprit.

Cette lumière n’est point Dieu, mais elle est un intermédiaire entre ces idées voyantes et Dieu.

Cette lumière est appelée la coruscation de Dieu ou l’Esprit du Père.

Dans cette lumière, Dieu s’aperçoit comme simplement, non d’après les distinctions ni d’après le mode des personnes, mais dans la nudité de ses natures et substancss.

Et dans cette lumière, l’Esprit du Père parle à ces idées élevées, pures et non-imagées : “ Regarde-moi comme je te regarde. „

En un instant s’ouvrent ces yeux simples et purs — grâce à la lumière simple que verse le Père — et ils voient la face du Père, c’est-à-dire la substance ou la nature de Dieu, dans un regard simple, par delà la raison et sans préalables considérations.

Cette lumière et cette vision divines donnent en même temps à l’âme contemplative la conscience certaine qu’elle voit Dieu, dans la mesure où l’homme peut le voir, tant qu’il est dans l’état mortel.

Afin de me bien faire comprendre, je vais te

donner une comparaison sensorielle : quand tu te trouves dans un clair soleil, et si tu détournes alors tes yeux de tout objet coloré, de tout objet éclairé ou particularisé, suivant simplement du regard la lumière et les rayons qui émanent du soleil. De même si tu suis les rayons qui, de la face de Dieu, viennent éclairer le pur regard de ton âme, ils te mèneront à la source de ton essence créée ; là, tu ne trouveras rien d'autre que Dieu seul „. (*Les XII Béguines*, ch. II.)

A première vue et pour un agnostique, les deux passages sont parallèles.

Tous deux, le didascal d'Alexandrie comme l'ermite de Groenendael, essayent d'expliquer l'œil interne de l'âme, tous deux, pour rendre leur pensée claire, recourent à une comparaison prise à la vie des sens seule. — Toutefois, le néo-platonicien se trompe en donnant comme un phénomène lumineux ce qui est un traumatisme de la rétine —, tous deux nous montrent une remarquable faculté d'analyse, seulement il y a une abyssale différence entre le style de l'humble prêtre flamand qui, avec des mots très simples et de véritables puérilités de langage, exprime les idées les plus élevées, et le style du fameux philosophe ésotérique qui paraît rompu à tous les raffinements de la dialectique grecque.

L'un s'arrête à la lumière intelligible, l'autre se plonge immédiatement en Dieu ; l'un paraît plus savant, l'autre plus convaincu ; l'un pense comme les brahmanes mais parle comme Platon, l'autre parle

quelquefois comme un bouddhiste, mais déclare formellement que si la langue lui fourche, c'est qu'il n'a point l'instrument d'un langage adéquat — tant ses pensées débordent l'ordinaire besoin des élocutions humaines ; — l'un est l'ancêtre de cette mystérieuse Bloemardine que combattit Ruysbroeck et qui avait des visions comme Plotin, l'autre est un maillon de la chaîne qui va de l'apocalypse à sainte Thérèse ; l'un est un des chefs de cette mystique d'à-côté, qui est une perpétuelle caricature de la foi, l'autre est un des chefs de cette traditionelle mystique qui est le prolongement de la foi ; l'un est un théosophe, l'autre un contemplatif. Il y a de la marge entre eux deux.

Pour résumer. Nous pouvons donc diviser les hommes qui ont pensée et écrit sur Dieu en deux grandes catégories. Dans la première se trouvent les théosophes, éclairés par la seule lumière de l'entendement humain ; dans la seconde se rencontrent les mystiques directement illuminés par l'Esprit divin. A cette seconde catégorie se rattachent comme une branche secondaire les théologiens qui ont réduit en un corps de doctrine ce que la raison, la foi et les révélations particulières nous ont appris touchant l'Ineffable. Ainsi l'échelle mystérieuse de Jacob. Ses pieds touchaient le sol — ce sont les théosophes — et sa tête se perdait dans le ciel — ce sont les mystiques — entre eux comme échelons intermédiaires nous avons les théologiens mystiques.

III

Groenendael n'est pas seulement un des coins les plus romantiques de l'admirable forêt de Soignes, un fond de vallée où, dans le miroir glauque et tranquille d'une série d'étangs en échelons, se réfléchissent les hautes et silencieuses frondaisons des hêtres qui moutonnent les collines avoisinantes ; il est encore le cadre nécessaire du pieux monastère qui verra fleurir les plus merveilleux et surnaturels rêveurs de l'école mystique flamande. Tandis que les sites voisins, Rouge-Cloître, le Val Duchesse, Boetendael, Sept-Fontaines, Hérinnes et les plus lointain Windesheim, cet émule hollandais, ce frère puîné de l'ermitage brabançon, ont perdu dans les années de vandalisme et d'utilitarisme jusqu'au souvenir des saintes maisons qu'ils abritèrent, ce Vauvert, grâce à la forêt domaniale, a conservé le charme de son recueillement intime et de sa rêveuse mélancolie.

Aux jours pluvieux, quand le ciel roule sa poésie de nuages, que le vent chante dans la forêt sa plaintive chanson, que les routes sont désertées par cette idiote foule des bruxellois endimanchés, que la guinguette prétentieuse, déplorablement installée dans les ruines, est solitaire et vide, il n'est point

difficile au promeneur instruit de refaire la solitude de Groenendael, de revoir le ruisselet qui serpente dans la prairie marécageuse, le primitif ermitage de Lambert de Botendale, et de remettre ce lieu fameux en l'état où le trouva, le 13 mars 1344, le chanoine de Sainte-Gudule, Jean Hinckaert, quand il vint avec Ruusbroec, Franco de Coudenberg et Jean de Leuw poser la première pierre du prieuré qui devait jeter un pareil éclat.

Or, il ne faut point s'imaginer que ces circonstances de lieu, de paysage soient choses indifférentes. Entre la nature et l'homme il s'établit de secrètes affinités, des correspondances mystérieuses qui n'ont point échappé aux grands historiens de la vie mystique dans l'Église. Saint Bernard reconnaît qu'il a plus appris dans la compagnie des hêtres que dans celle des livres ; saint François d'Assise se retira dans les silences escarpés du Mont-Verne pour avoir ses plus hautes communications avec Dieu ; Ruusbroec va rêver dans la forêt séculaire aux admirables pages qu'il nous écrira ; tous suivront cet appétit extraordinaire de la solitude et du silence que sainte Thérèse réclame des amoureux de Dieu, de ceux qui, dans le château de leur âme, ont franchi la cinquième demeure [1].

Et c'est pourquoi ce val béni de la forêt de Soignes fut choisi par les humbles et purs amants de Dieu non sans une intervention spéciale du Ciel.

---

(1) *Château de l'Ame*, 5e desc., chap. II, traduction d'Arnault d'Andilly.

Cette histoire est trop exquise pour que nous nous abstenions de la donner telle que nous la raconte Hendrik Van den Bogaerde — Henricus Pomerius — quarante ans après la mort de l'illustre prieur (1).

En ce temps-là, Boniface VIII occupait le siège de Saint Pierre et les temps étaient très mauvais pour l'Église. Nogaret souffletait la puissance temporelle ; Philippe-le-Bel trompait son peuple, volait la Flandre, préparait la confiscation des templiers; l'Allemagne se déchirait en partisans des Wittelsbach ou partisans des Habsbourg; partout la violence, les passions déchaînées, les crimes atroces et impunis. Chez les rois et les grands vassaux, c'est la force brutale avec tous ses abus et ses déchaînements; dans la haut clergé, c'est la corruption, la simonie et la rapacité; dans le bas clergé c'est le concubinage (2) et les querelles boutiquières avec les moines mendiants;

---

(1) Jean Ruusbroec est mort le 2 décembre 1381 et maître Henri Bogaerts ou Van den Bogaerde, en français Du Verger (1382 † 1469) qui était maître ès arts, recteur des écoles d'abord à Bruxelles, puis à Louvain, et secrétaire-juré de cette dernière ville, fut inscrit le 61e comme moine à Groenendael, homme instruit, savant et pieux, il dédia son *Histoire des origines de Groenendael* à Jean de Hoeylaert, prieur de la maison de Bethléem lez-Louvain, de 1414 à 1421. Nous avons donc dans sa biographie du grand mystique le récit d'un homme sérieux, incapable de nous tromper et presque contemporain.

(2) Sigismond au concile de Bâle propose d'abroger le célibat. Le synode de Sens, c. 23, se plaint de voir se répandre l'opinion que la simple fornication n'est pas un péché mortel.

Le synode de Tarragone ordonna que les prêtre célébrassent au moins quatre fois par an.

chez les docteurs, c'est la scolastique qui s'évapore en une vaine fumée de distinctions subtiles; dans tous les rangs de la société c'est la fin d'un régime qui s'effondre dans la boue et dans le sang.

Le grand schisme d'Occident, que viendront clore les interminables et peu édifiants débats de Constance, de Ferrare et de Bâle, achèveront de faire sombrer cette lamentable fin du moyen âge et vont préparer l'ouragan de la réforme qui nettoiera l'atmosphère religieuse de tous ces germes de pestilence et de mort.

Ah oui, les temps étaient très mauvais et il n'est pas rare de voir commencer un de ces pieux livres dont nous nous occupons par ces suggestives paroles : *senescente mundo et jam ad finem vertente.* C'était la fin. La pourriture avait envahi le sanctuaire et pour reprendre l'expression de saint Jérôme : " les calices étaient d'or mais les prêtres étaient de bois. "

Voici comment les décrit Ruusbroec qui, pourtant, n'est pas un violent ni un exagéré :

" La religion que le Christ et ses disciples ont instituée, est détruite par Satan. Le Christ et ses apôtres étaient pauvres de biens temporels et riches de biens spirituels; les prélats et les prêtres qui gouvernent actuellement l'Église sont riches en argent et pauvres en vertu. On rencontre cependant quelques bons prélats et quelques saints prêtres. Mais il est quelque chose digne de remarque : c'est que parmi les douze il ne s'en trouva qu'un seul qui était hypocrite, bon à l'extérieur, mauvais à l'inté-

rieur, tandis que sur cent prélats et prêtres qui gouvernent l'Église et vivent de ce patrimoine que Christ a acheté de son précieux sang, on pourrait bien en trouver un qui, à l'exemple des apôtres, imite le Christ au dedans et au dehors... La plus grande partie de ceux qui régissent la Sainte Église dans la foi chrétienne, sont des disciples de Judas, vides de grâces et de vertus, parce qu'ils sont avides de ce qui passe, dédaigneux de ce qui est éternel. Leurs œuvres montrent à tous qu'il en est ainsi, à tel point qu'on aurait de la peine à trouver parmi eux un pharisien; tous des publicains, c'est-à-dire des pécheurs publics... Ces fils de Judas qui gouvernent maintenant l'Église sont avares, haineux, rapaces. Ils ont mis en vente tout le spirituel. Et si cela leur était possible et s'ils en avaient le pouvoir, ils vendraient aux pécheurs et Christ et sa grâce et la vie éternelle; semblables à leur maître qui, pour de l'argent, vendit Notre Seigneur aux juifs prévaricateurs et se pendit dans l'éternelle damnation. *(Traité de la vraie contemplation*, c. 56.)

Or, pendant ces tristes jours, il vivait à Bruxelles un chanoine de Sainte-Gudule richement prébendé et que l'on appelait pour cela un grand chanoine, qui n'était ni meilleur ni pire que les autres. Il s'appelait Jean Hinckaert et descendait d'une opulente famille échevinale. Un jour il entendit une voix qui lui disait : “ Va vite à Sainte-Gudule ; là, tu trouveras un prédicateur dont la parole t'excitera à la componction et te dirigera dans la voie du salut. „ Et ainsi fut

fait. Et il entendit un prédicateur qui, bafouillant jusque là, ne trouvant ni ses mots ni ses phrases, se trouva tout à coup si rempli de paroles et d'idées et parla avec un tel feu que, lui-même, étonné de ce changement subit, dit ces mots qui furent entendus par tout l'auditoire : " Mes frères, je crois que cette exubérance de paroles dont vous avez été témoins m'a été donnée par un d'entre vous afin qu'il se convertisse. „ Et le bon chanoine se disait à part lui : " Vous avez dit la vérité. Le Saint-Esprit vous a de telle sorte éclairé pour que je renonce aux vanités du siècle et change ma manière de vivre. „ A partir de ce jour le grand chanoine ne fut plus reconnaissable et ce " changement de la droite du Très-Haut „ ne fut pas sans influence sur les collègues qui, les uns par honte, les autres par esprit de pénitence, se modifièrent en bonne part. Mais de tous ceux là, celui qui subit le plus profondément la contragion du bon exemple, fut Franco de Coudenberg ou Froidmont, petit chanoine mais riche patrimonialement, homme instruit, maître ès arts et de grande réputation parmi le peuple. Cet homme, sans l'approbation duquel, plus tard, ni l'évêque de Cambrai, ni le duc Jean, ni la ville de Bruxelles n'oseront poser aucun acte de quelque importance et qui permet de mourir en paix s'il a garanti l'exécution des testaments des bons bourgeois, se lia si intimement à Jean Hinckaert qu'il finit par vivre avec lui, sous le même toit, à la façon apostolique, distribuant aux pauvres tout ce qui restait au fond de l'escarcelle du ménage. A ces

deux braves gens vint se joindre, dès l'âge de seize ans, Jean de Ruusbroeck — Ruysbroeck — quelque peu parent du grand chanoine, qui montra une telle piété que l'on n'hésita point, malgré son peu de littérature et son ignorance de la langue latine, à le promouvoir aux ordres sacrés et à en faire un vicaire de Sainte-Gudule.

Au reste, dans cette maison bénie tout était exemplaire et merveilleusement dévotieux. Même la servante, personne fort simple mais très mortifiée, portait hiver comme été la même robe de légère futaine. Et quand l'hiver sévissait avec rage, pour se défendre des morsures de la bise, elle se garnissait d'un cilice original fait de foin ou de toute autre matière importune à la peau.

Tant de piété ne laissait pas d'exacerber l'éternel ennemi du genre humain. Il la tourmentait de toutes manières et quelquefois visiblement. Un jour qu'elle faisait la cuisine de ses maîtres, le Malin, sous la forme d'une affreuse guenon, vint se poster sur ses épaules ; mais la bonne femme, que n'effrayait point — ainsi les héros du désert — la présence du Mauvais, se contenta de l'émoucher d'une simple chiquenaude et continua sa besogne. Tels étaient les spectacles que voyaient les visiteurs de cette sainte maison.

Or, il se faisait que nos trois pieux personnages venaient chaque jour, suivant leur devoir, chanter dévotement leurs heures canoniales à l'église de

Sainte-Gudule ; et les papotages des chapelains, et le va-et-vient des fidèles, et surtout la voix rude, tubale et fausse d'un certain chantre nommé Godefroid Kerreken les empêchaient de vaquer convenablement à cette pieuse besogne. Et maintes fois ils durent recommencer à la maison. Si bien que Franco décida ses compagnons de prière à choisir un endroit écarté où, loin des bruits de la foule, il fut possible de prier convenablement le Seigneur, et d'examiner scrupuleusement sa conscience et de songer à son perfectionnement moral.

Franco par son crédit auprès du duc, obtint facilement l'ermitage discret et recueilli de Groenendael.

Or, ce choix n'avait pas été le choix du hasard, mais l'œuvre de la divine Providence. Car avant l'arrivée de nos saints cénobites, le Vauvert avait été habité successivement par trois ermites. Le premier, Jean des Bois, de la famille des ducs de Brabant, y construisit une primitive retraite entourée d'un jardin potager défendu par des fossés et par la faveur de son illustre parent. Le second, Arnold de Diest, fut un saint homme qui eut le don des miracles et vécut de la vie de ascètes, mangeant du pain moisi et buvant de la bière faite d'eau légèrement houblonnée et mélangée aux croûtes de ce pain. Sur le point de mourir, cet anachorète eut une vision ; comme on lui demandait s'il voulait être enterré à Hoeylaert qui était la paroisse où il accomplissait ses devoirs religieux :

Non, dit-il, enveloppez mon corpuscule dans mon manteau et l'ensevelissez dans cette cellule.

— Mais, frère Arnold, cet endroit n'est pas consacré...

— Cet endroit, mes très chers frères, sera sous peu un monastère où floriront des hommes dévots et religieux qui feront honneur à Dieu et seront la semence féconde d'une sainte génération.

Le troisième, Lambert, sur la demande de Franco, transporta sa solitude dans le val désert de Boetendael à deux lieues de Groenendael, pour y jeter le germe d'un couvent qui y fleurira bien des années plus tard.

Ce fut donc le 13 mars 1344 que naquit cette école de Groenendael, une des plus remarquables parmi les écoles mystiques, graine jetée par Dieu dans l'antique forêt sonégienne, arbre opulent en belles fleurs qui devait s'inaugurer par " l'ornement des noces spirituelles „ et mourir dans cette dernière et suprême et incomparable " Imitation de Jésus Christ „.

Ainsi l'aloès, fleur du désert, s'épanouit en une tige unique, aux fleurs multiples, lente mais superbe élaboration qui meurt avec la plante qui l'a engendrée.

Il ne faut pas croire cependant que cet exode de Bruxelles suffit à procurer à nos pieux ermites le silence et le recueillement engendreurs de la vie contemplative. Le monde ne lâche pas si facilement ceux qui le fuient.

Tout d'abord les ecclésiastiques commencèrent à dénigrer les ermites : que signifiaient ces extravagances ? Fallait-il bien, pour louer dignement le Seigneur, s'enfuir chez les loups ? Toutes ces nouveautés excentriques, des chanoines en rupture de stalle, un monastère sans moines appartenant à n'importe quel ordre connu, la fuite des hommes, ils feraient mieux d'édifier par une sainte vie que de scandaliser par une conduite extraordinaire, tout cela, autant de choses qu'on ferait bien d'arrêter au plus tôt. etc. etc.

Puis ce fut le tour des moines de l'abbaye de Saint-Victor, près Paris, qui signalèrent avec la meilleure foi du monde, à l'autorité ecclésiastique, ces innovations dangereuses. Or, ce n'était pas un mince péril pour les ermites de Groenendael que l'hostilité des Victoriens. Ces moines savants et pieux étaient lors en possession de la plus grande et très méritée autorité dans le monde religieux. Hugues et Richard de Saint-Victor étaient les chefs d'une célèbre école mystique. Leurs écrits étaient considérés par les meilleurs chrétiens comme la suite naturelle des suaves discours de saint Bernard. La doctrine en était sûre ; la forme captivante pour les cerveaux façonnés au moule scolastique, et quant aux sentiments, à l'âme de ces pieux écrivains, quelque chose de l'exquis mystique bourguignon avait passé de son cœur dans leurs discours.

Enfin, brochant sur le tout, les grands et petits veneurs de sa chasseresse grâce le duc de Brabant,

trouvèrent bon d'exploiter la reconnaissance que devaient à leur donateur les néomoines de Groenendael. Le val solitaire retentissait de fanfares de chasse et d'aboîments de meute; la cuisine ni la cave ne pouvaient suffire à satisfaire des larbins qu'aucune idée de mysticisme ne hantait. Et les malheureux fugitifs se trouvaient encore plus à plaindre que dans le temps où la voix cuivrée du chantre de Sainte-Gudule et le remue-ménage de la foule les empêchaient de vaquer avec sérénité à leurs saintes besognes.

“ Groenendael n'était plus, ainsi parle le bon chroniqueur, un lieu de dévotion solitaire, mais le rendez-vous de quelque chasse infernale. „

C'est pourquoi maître Hinckaert résolut de se mettre sous la protection de quelque vieil ordre établi, bien défendu par d'authentiques brefs pontificaux. Il choisit l'ordre des ermites de Saint-Augustin. Lui seul, que son grand âge et sa position mettaient à l'abri des tracasseries du dehors, conserva son aumusse et son titre de chanoine prébendaire de Sainte-Gudule; ses compagnons, avec l'approbation de l'évêque de Cambrai, formulèrent entre ses mains le triple vœu monastique et furent la souche de cette jeune et nouvelle branche qui devait pousser si vigoureusement sur le vieux tronc augustinien.

Est-ce bien une parenthèse que nous ouvrons en insérant dans ces quelques réflexions à propos des Mystiques flamands du XIVe siècle une vie assez étendue du chef et fondateur de l'école ? Soit plaisir

que j'éprouve à revivre avec les vieux biographes la vie monacale de Vauvert, fraîche comme une prairie d'avril et parfumée de sa prime ferveur, soit bonheur filial qu'il y a de raviver l'humble et pieuse miniature qui fut le prêtre brabançon, naïvement j'avoue qu'il ne me semble guère. Et d'ailleurs est-il bien possible de parler ou de connaître l'esprit franciscain sans connaître François d'Assise, sans l'avoir entendu chanter son cantique du Soleil, sans le voir avec son frére le loup et ses sœurs les brebis? De même il semble impossible de pénétrer dans l'âme des Mystiques flamands, d'analyser leurs sentiments intimes, de comprendre leur mode d'idéation, de vivre de leur vie, penser par leur cerveau, et rythmer synchroniquement avec eux les battements de notre cœur sans connaître, par le menu, la vie quotidienne de l'un d'entre eux ; et précisément de celui-là même qui fut à l'égard des autres un fondateur, un maître, un centre. Ce que Colomb fut pour les navigateurs et Watt pour les mécaniciens. —

D'autant plus que par une étrange fortune, l'océan de l'oubli s'est refermé sur ces humbles ermites qui pratiquaient l'idéale formule énoncée par l'un d'entre eux : *ama nesciri et pro nihilo reputari.*

Chose extraordinaire, tout Belge quelque peu instruit connaît vaguement qu'il y eut en Italie, en Espagne, en Allemagne, des mystiques dont il a lu quelque part l'influence sur la littérature nationale, s'il ignore leurs œuvres ou s'il est incapable de savourer le mysticisme. Qui n'a entendu parler de

Thérèse, de Catherine de Sienne, de Tauler? Mais, j'ai surpris des intellectuels et même des ecclésiastiques distingués en leur disant que nous avions en Belgique des mystiques qui ne le cédaient à aucun : Denys l'aréopagite ou Jean de la Croix, des monastères qui avaient revécu la vie de la thébaïde et les merveilles d'Assise, des saints qui avaient plus profondément pénétré dans l'idée de Dieu et la connaissance de soi-même que Platon ou Thomas d'Aquin. Des hyperboles, disait-on, de naturels emballements.

O Jehan de Ruusbroec, que venaient dévotieusement visiter des docteurs de Paris, que Gérard-le-Grand de Deventer venait écouter, comme jadis les juifs écoutaient Moïse descendant de la montagne, vous qui fûtes l'oracle et le guide des penseurs d'un siècle et d'un monde, l'on n'eut point affligé votre humilité mais étonné votre intelligence si l'on vous eut dit que, dans votre patrie, dans votre ville, ce serait une trouvaille archéologique que de raconter votre vie et de traduire vos extases !

Or il gisait dans les rayons poussiéreux de la Bibliothèque royale de Bruxelles un précieux codex acheté pour la modique somme de 500 francs, que les travaux des savants bollandistes ont remis en lumière, qui renferme, mis en beau style — du moins au jugement des moines de Groenendael plus experts ès choses du ciel qu'en effets littéraires — la vie du fameux mystique écrite par un confrère, par un contemporain, Jean de Schoenhoven, vingt-

sixième moine de Groenendael, clerc et maître ès arts qui connut, vit et vécut avec Ruysbroeck (1).

Les savants hagiographes ont prouvé *(Analecta bollandiana*, t. IV, p. 257 et suiv.) que la vie de Henri van den Bogarde — Henricus Pomerius — que nous allons traduire (2), est de cette biographie primitive et probablement perdue, une réplique qui a fait oublier l'original.

Les littérateurs peuvent regretter cette perte, gémir sur ce style froid, prétentieux, farci de textes bibliques plus ou moins heureusement accolés et qui fait prévoir les insupportables humanistes du XVIe siècle, nous nous contentons de rendre aussi fidèlement que possible un document qui nous permettra de comprendre ce que c'est qu'un mystique.

---

(1) Le nécrologe, en parchemin, de Groenendael, 118e feuille au verso, porte : *Hujus sancti patris (Johannis de Rusbroeck) vitam gloriosam frater Johannes Theodrici de Schoenhovia veraci atque egregio stilo, upote qui eumdem novit, vidit, subque ac cum ipso vixit fideliter conscripsit.*

(2) Les bollandistes, qui sont l'honneur de la patrie intellectuelle belge, écrivent de ce témoignage : *Jam vero is est Henricus Pomerius ut nemo fortassis majorem fidem mereatur.*

DE LA VIE ET DES MIRACLES

DE FRÈRE

JEAN RUUSBROEC (1)

LE DÉVOT ET PREMIER PRIEUR DU VAUVERT

Chapitre I

Éloge de Jean et la merveille qui lui advint étant tout jeune.

Que pensez-vous que sera cet enfant?„ Je dis enfant, non en raison de son âge mais en celui de la pureté et de l'intelligence que montra dès lors le dévot prieur dont il est temps de parler. Il est vrai-

(1) Après avoir longtemps hésité, nous avons préféré nous séparer de l'orthographe habituelle. Le nom du village qui a vu naître le dévot prieur s'écrit autrement, il est vrai, que dans les anciens temps, mais est-ce un motif suffisant pour agir à l'égard de l'illustre enfant de Ruysbroeck autrement que nous n'agissons à l'égard des gens qui nous entourent et qui conservent dans leurs noms patronymiques le vieux style? Disons-nous Jans' soon au lieu de Janssen, Adriaans' soon au lieu d'Adriaenssens, etc.? Bien plus, il semble même déraisonnable de faire suivre à un nom d'homme n'existant plus les avatars d'un nom de village qui continue à exister et partant suit les évolutions du langage. Coxcie, le peintre, devrait ainsi s'écrire Coxcyde, etc... Donc des différentes orthographes des vieux documents, nous avons choisi celle du plus grand nombre et des meilleurs documents. L'un d'entre eux fut écrit du vivant et sous les yeux de Jean de Ruusbroec.

ment ce Jean, “ la voix criant dans le désert, l’ami de l’époux „, une lumière ardente et brillante et, à mon avis, le successeur du Précurseur, auquel tout petit enfantelet, le Seigneur Jésus-Christ, non enceint il est vrai et ne travaillant pas sur un enceint, accorda une grande prérogative. Car j’ai appris des Pères dont j’ai parlé plus haut (1) qu’étant âgé seulement de sept jours il se tenait debout, contre l’ordinaire habitude, dans le bassin où le lavait sa nourrice, sans que personne le soutint. On lit quelque chose de semblable dans la vie du bienheureux Nicolas. Mais que signifie ce grand miracle, que pronostiquent ces préludes, si ce n’est que cet enfantelet si petit et si exigu, un jour se dresserait par delà la nature et verrait de l’œil de la contemplation dans le divin miroir, comme pour lors il se dresse dans son corps contre les lois naturelles.

Chapitre II

Comment cet autre Baptiste fuyant sa mère, vint demeurer chez Jean, fils de Guillaume et son cousin. Et comment sa mère le suivit.

Ceci encore, non médiocrement, l’assimile au très bienheureux Précurseur. Ce dernier chercha dans le désert la fuite de ses concitoyens et de même

(1) Pomerius parle ici de Jean de Holare (Hoeylaert) et Jean de Scoenhoven qui vécurent longtemps ensemble à Groenendael avec et sous le grand prieur.

celui-ci, à l'âge de onze ans, sous l'influence de la divine clémence, se déroba à la sollicitude d'une mère qui l'aimait trop.

L'adolescent ne recherchait pas, selon l'ordinaire méthode, les charnelles affections, il ambitionnait plutôt, autant que cela lui était possible, les progrès spirituels. C'est ainsi qu'il vint à la maison du chanoine prénommé [1] qui le recueillit avec joie et l'envoya aux écoles. Docile, il suivit les leçons pendant quatre ans, mais plutôt à la manière du bienheureux Benoit qui apprenait la divine sapience pour y conformer ses mœurs et sa vie, qu'à la façon de ceux qui apprennent l'humaine sagesse qui mène aux dignités. Il se développait ainsi devant Dieu et devant les hommes; et cela ne put demeurer un secret pour sa mère. Elle le suivit donc à Bruxelles, et comme elle ne pouvait vivre avec lui sous le même toit, elle se retira au Béguinage pour jouir ainsi, quoique d'une façon plus indirecte, de sa chère présence. Les progrès de son fils, la croissante renommée de sa sainteté dilatait plus les entrailles maternelles qu'une quotidienne présence physique. Rien d'étonnant d'ailleurs : car l'Esprit saint, lien d'un amour chaste et vrai, agglutine plus les cœurs des fidèles amis, que séparent les distances, que ne les unit l'affectueuse douceur de la présence corporelle.

---

(1) Il s'agit de Jean Hinckaert dont nous avons parlé plus haut.

Chapitre III

Comment sa pieuse et défunte mère lui apparut fréquemment et comment par sa première messe il la délivra du purgatoire.

Et l'événement suivant prouve la vérité de cette assertion. Car sa mère étant morte, Jean, avec une piété filiale, en conservait la mémoire dans son cœur et, par de fréquentes prières, il la recommandait aux soins de la Piété divine. Elle, à son tour, ayant besoin de suffrages, venait souvent à sa rencontre et lui mendiait d'une voix dolente : " O mon bien-aimé fils, qu'il est encore long le temps où vous serez enfin prêtre. „ Attentif à ces indices de la divine Providence, Jean priait d'autant plus fervemment que ces apparitions devenaient plus fréquentes. Lui-même plus tard, racontait fréquemment à ses frères, comment le jour même de sa première messe Dieu lui accorda une consolante vision touchant le purgatoire de sa mère. Elle vint le visiter, dès qu'il eut terminé son office. Et les remercîments qu'elle lui adressa, et le visage joyeux qu'elle portait, tout cela exprimait clairement que Dieu lui avait pardonné sa peine et ouvert le purgatoire.

Chapitre IV

Comment, vivant encore dans le siècle, il menait une vie humble et abjecte.

Dévot à Dieu et cher aux hommes, Jean Ruusbroec, ainsi nommé du village où il vit le jour, encore prêtre

séculier, avait à l'égard de lui-même une telle incurie qu'à tous ceux qui ignoraient son état d'âme, il semblait un misérable qu'on méprise.

Il était en effet tranquille et silencieux, pauvre d'habit, mais de mœurs cultivées ; et il marchait par les rues, comme un solitaire. On l'y voyait rarement, parce que, aux affaires du dehors il préposait le silence de sa chère contemplation. Il advint de là qu'un jour qu'il marchait dans les rues de Bruxelles, absorbé dans les choses d'en haut, quelques passants y prirent attention en même temps qu'à la simplicité de ses manières et de son vêtement. “ Oh ! si j'étais aussi saint que ce prêtre qui passe ! „ fit un des bruxellois. “ Ma foi, pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas être dans son état, dit un autre, je serais bien malheureux „. Et notre Jean entendant par hasard cette conversation, se disait à part lui : “ Mon ami, combien tu ignores ce que Dieu verse de douceur à ceux qui ont goûté son esprit „.

Chapitre V

Comment il réfuta une certaine hérésie occulte et son inspiratrice, célèbre à Bruxelles, sous le nom de Bloemardinne.

Il y avait à Bruxelles, au temps où le serviteur de Dieu était encore prêtre séculier, une femme hérétique que l'on appelait la Bloemardinne et qui jouissait d'une telle réputation de sainteté que l'on

croyait qu'elle était flanquée de deux séraphins lorsqu'elle allait à communion. Cette femme qui avait beaucoup écrit sur “ l'esprit de liberté „ et l'infâme amour vénérien qu'elle appelait l'amour séraphique, était vénérée par de nombreux disciples comme l'inventrice d'une doctrine nouvelle. Lorsqu'elle enseignait ou écrivait, elle s'asseyait sur un siège d'argent, siège qui fut offert, après sa mort, comme une relique, à la duchesse de Brabant. Et les boîteux croyaient par l'attouchement de son cadavre trouver la guérison.

Plein de pitié pour cette erreur, notre héros, animé de l'Esprit de véritable piété, s'opposa immédiatement à cette perverse doctrine. En dépit de nombreux adversaires, protégé par le bouclier de la Vérité, il mit à nu intrépidement le venin hérétique et secret que distillaient les écrits que cette femme, chaque année, lançait contre notre foi. C'est ainsi, en découvrant ce que ces apparences de piété et de vérité cachaient d'erreurs, en méprisant les embûches des adversaires, que l'homme de Dieu montrait que l'Esprit de sagesse et de force résidait en lui.

J'affirme, par mon expérience personnelle, que ces très mauvais livres de la Bloemardinne ont une telle apparence de vérité et de piété que personne ne peut y voir une source d'erreurs funestes, à moins qu'il ne reçoive un secours ou un don particulier de Celui qui enseigne toute vérité.

Chapitre VI

A quel âge il vint au vauvert.

Quand cet homme déjà sexagénaire avait été, dans le siècle, un miroir et un modèle de la vie supérieure, malgré son grand âge, et bien qu'il fût au faîte de la montagne éclairée de la lumière des sommets comme le témoignent ses livres anagogiques dont nous parlerons plus loin, il se résolut néanmoins à descendre avec des compagnons dans la vallée, non la vallée verdoyante, non afin que sa lumière fût mise sous le boisseau, mais afin qu'elle jetât une flamme plus utile par la sauvegarde et l'exemple de l'humilité.

Il vint donc au Vauvert où les arcanes célestes devaient d'autant mieux se découvrir à lui, qu'il était plus loin du bruit du monde et plus libre de vaquer à Dieu. Une fois qu'il eut ainsi, à la façon des aigles, renouvelé la jeunesse de son esprit, il commença à fixer d'un regard si profond l'éternel Soleil qu'il semble difficile que jamais homme porte plus haut son vol, que jamais esprit humain porte plus loin la contemplation. Bien souvent ce qu'il verse à pleins bords dans ses livres, touchant les mystères divins, dépasse les mesures de l'humaine analyse. Et la raison de l'homme ne peut point, livrée à ses propres ressources, s'élever une seule fois dans ce domaine où Ruusbroec transporté plane librement.

Si ce que je viens de dire semble peu croyable et

peu vrai, que ces incrédules “ commencent par croire afin de voir et de comprendre, „ qu’ils mènent, suivant l’avis du même saint Augustin, une vie remplie d’exercices d’amour s’ils veulent recevoir dans leur intellect une lumière semblable à celle dont jouissait le dévot prieur.

Chapitre VII

Comment le chancelier de l’Université de Paris, se faisant une fause de conception de quelques-uns des écrits de Ruusbroec, en fit une réfutation. Et comment par la suite le dit chancelier changea d’avis et de la cause de ces soupçons.

J’ai écrit ces lignes pour quelques personnages de grande réputation, dont le principal est : Maître Jean Gerson, fameux docteur en théologie et jadis chancelier de l’Université de Paris. Cet homme, en effet, examinant le livre du dévot prieur intitulé : *De l’ornement des noces spirituelles,* et se trompant dans la troisième partie sur les idées de l’auteur, dénonça le dit livre comme suspect d’hérésie. Certes, il eut été présomptueux de traiter simplement d’hérétique un homme si fameux. Mais, comme il voyait que précédemment l’auteur avait si souvent parlé en vrai catholique, sagement il ne voulut pas à la légère réprouver ce qu’il pressentait ignorer. Bien plus, malgré ses soupçons de non-catholicité, il énumère le dit prieur parmi les écrivains théoriques; à cause de l’exellence de ses livres, il va même dans ses

traités jusqu'à le recommander. Ce qui excuse cet homme vénérable, c'est qu'il n'avait pas sous les yeux le texte original du prieur, mais une traduction faite assez subtilement où l'idée directrice du livre n'était pas clairement exposée et le langage affublé d'une robe rhétoricale. Et c'est pourquoi, quelqu'un venant à parler au chancelier de la simplicité du dit prieur, il lui répondit qu'il lui semblait peu vraisemblable qu'un homme, à les entendre peu cultivé et illettré, fût capable de produire des livres où souvent émergeait la langage poétique. Dès qu'il apprit la vérité par une épître que lui envoya Jean de Schoenhoven, un des disciples du prieur, il le tint désormais, à ce qu'on rapporte, en grande révérence ; et plus jamais il n'eut la moindre défiance sur ce que, poussé par l'Esprit, écrivait le prieur.

Chapitre VIII

Comment, dès leur arrivée et dès la première connaissance, furent merveilleusement édifiés Maître Gérard Groot et le Recteur de Zwolle qui vinrent visiter le prieur.

Un autre docteur non moins fameux et de non moindre piété, Gérard-le-Grand (en langue vulgaire Groot), l'initiateur et le rénovateur de l'actuel sentiment religieux parmi les chanoines réguliers de la Basse-Allemagne, ayant entendu l'éloge du dit prieur et s'étant édifié de son admirable doctrine, voulut coûte que coûte visiter personnellement le pieux

moine et expérimenter si la réalité correspondait à tout ce que la renommée publiait de lui. Il prit donc comme compagnon maître Jean Sceele, homme humble et dévot qui était à ce moment le recteur des écoles de Zwolle, et vinrent nos deux visiteurs ensemble au Vauvert.

Par hasard, il se fit qu'en pénétrant dans l'enclos la première personne qu'ils rencontrèrent ce fut précisément le prieur, qui connaissait seulement de nom Maître Gérard. Et le prieur l'appelant de son propre nom et le recevant pieusement et dévotement, l'introduisit dans le monastère en lui prophétisant qu'il serait un jour son disciple.

Chapitre IX

Comment Me Gérard Groot, avec une familière audace, interrogea le Prieur au sujet de ses écrits. Et la réponse de ce dernier.

Le dit Maître resta quelques jours à Vauvert. Un jour, parcourant les livres du dévot Prieur, il rencontra une sentence qui parut contraire à la foi, autant à lui qu'à son compagnon. Fort de l'amitié que lui témoignait le Prieur, il lui dit : “ Père Prieur, j'admire votre audace d'écrire des choses si profondes ; mais quelques-uns en profitent pour vous décrier et calomnier votre doctrine.„ A cela répondit l'humble et doux Prieur : “ Maître Gérard, sachez, en vérité, que je n'ai jamais mis un mot dans mes livres qui ne fut inspiré par l'Esprit-Saint. „

Un autre moine m'a donné la variante suivante : Je n'ai jamais mis quelque chose dans mes livres, que ce ne fût en présence de la Sainte Trinité. „

Ces dernières paroles, des frères encore vivants assurent qu'aux derniers jours du saint Prieur, ils les ont reçues et entendues comme s'il énonçait son testament.

Ensuite, prévoyant l'avenir, le Prieur continua : “ Vous, Maître Gérard, vous comprendrez dans peu de temps cette vérité qui vous est cachée à l'heure actuelle ; mais votre compagnon, Maître Jean, ne la comprendra jamais dans cette vie „. Depuis ce moment l'illustre visiteur n'hésita plus à recevoir avec grand respect, même quand, à première vue, la formule lui semblait douteuse, tout ce qu'écrivit le Prieur.

J'ai appris ce détail, par personne interposée, de la bouche même de Maître Jean de Hollande.

Chapitre X

Comment Maître Gérard, voulut inculquer au dévot Prieur la crainte de l'enfer et ne réussit point.

Cependant Maître Gérard se résolut à demeurer quelques jours dans cette désirée compagnie tant pour dissiper les tenèbres qui obnubilaient son esprit que pour enflammer du divin amour son cœur au contact de cette flamme. Au cours d'une de ces nombreuses visites, pendant la conversation, il lui sembla que le prieur avait trop peu de crainte du

grand Juge. Car le poids de l'amour était tel en Ruusbroec qu'il lui était indifférent soit de vivre, soit de mourir pour le nom du Christ; bien plus, qu'il ne désirait pas plus les joies du ciel que les supplices de l'enfer, mais ce qui plaisait à la divine Volonté.

De quoi, le Maître, blessé plus par la flèche de la crainte que par celle de l'amour, demeura assez ébahi. Et, reprenant des textes de l'écriture, et trouvant de subtiles raisons, il voulut prouver au Prieur qu'il présumait de la divine Miséricorde en ne craignant point la terrible gehenne. L'humble Prieur le laissa dire et brûlait d'autant plus que plus on voulait l'effrayer. Puis, après un silence : “ Maître Gérard, tenez ceci pour certain : vous ne parviendrez en aucune façon à m'effrayer; et voici que je suis également disposé à recevoir tout ce que le Seigneur m'enverra soit pour la vie, soit pour la mort. Rien n'est plus parfait, rien n'est plus salutaire, rien n'est plus joyeux, ce me semble; et je souhaite et je désire qu'Il me trouve toujours tout prêt à suivre le moindre souffle de sa volonté. „

Chapitre XI

Comment il consola une de ses filles spirituelles en lui apprenant à renoncer à sa volonté propre.

Il nous est donné quelquefois de savourer la parole de l'Écriture : Tes consolations, ô Seigneur, ont réjoui

mon âme, à la mesure de mes douleurs. „ Car Dieu, qui éprouve ses élus, leur permet parfois de tomber dans une indicible amertume d'âme; mais, tantôt il l'entrecoupe par d'exquises douceurs, tantôt, si elle dure plus longtemps, il la récompense de telle sorte que la peine de cet enfantement semble nulle au prix de cette joie, ou se supporte avec plaisir, ou même est avidement recherchée.

Tout cela est connu des seuls initiés; néanmoins il me plaît de rapporter ici ce qui advint à une fidèle servante du Christ qui était la fille spirituelle du Prieur. Comme elle était débile de constitution et qu'elle souffrait de vives peines intérieures, elle supplia le Prieur de la venir voir. " Que désirez-vous, ma fille ? „ — " Mon père, ce qui plairait le plus à Dieu. Mais je suis une pauvresse, sans forces, incapable de secourir les pauvres gens et de produire des œuvres de miséricorde; et de plus, je n'ai plus aucun goût pour la dévotion. „ Ainsi elle se plaignait et de bien d'autres doléances la pauvre âme se faisait l'écho. — " Sache, ô fille très chère, que nul sacrifice ne plaît tant à Dieu que se soumettre humblement à son entier bon vouloir. „ Ces belles paroles consolèrent tant la servante du Christ que jamais plus elle ne songea à se plaindre de ses peines. Toutes les souffrances énormes et nombreuses que Dieu lui envoya, elle les subit patiemment et joyeusement.

Chapitre XII

Comment il répondit à deux étudiants de Paris qui venaient à l'interroger.

D'où il appert que la paix de l'âme est due aux seuls hommes de bonne volonté. Plus cette volonté est parfaite, plus l'on est saint; et cette perfection est en la sujétion. Celui-là donc qui, dans le lien de l'amour, est mort à lui-même et repose, amoureusement soumis, dans le sein de l'Époux, est parfait. C'est ce que le dévot Prieur fit entendre à deux clercs de Paris qui venaient curieusement lui demander quelque parole d'édification.

Entre autres choses, il leur dit : " Vous êtes aussi saints que vous le voulez bien. „ Ceux-ci comprenant mal cette parole, furent scandalisés et lui tournèrent le dos et vinrent raconter à grand émoi à d'autres frères du monastère ce qu'avait dit le Prieur. Ils croyaient qu'on s'était moqué d'eux. Les frères ramenèrent les parisiens près du Prieur et le supplièrent de développer sa pensée.

Alors lui : " Cela n'est-il pas vrai que vous êtes aussi saints que vous le voulez bien ? Il en est pourtant ainsi. La mesure de votre bonne volonté est sainteté. Voyez en vous-mêmes combien votre volonté est bonne et vous verrez combien est grande votre sainteté. L'on est saint autant que l'on est bon. „

A ces paroles, les clercs se retirèrent grandement édifiés.

Chapitre XIII

De la manière merveilleuse dont il dictait ses livres.

Ceci vaut aussi la peine de le raconter : la manière merveilleuse dont, au témoignage de nos pères, il dictait ses livres. Il avait pour habitude, lorsque le surprenait le rayon de la lumière divine, de s'enfoncer dans la forêt solitaire. Là, sous la dictée de l'Esprit, il perpétuait sur une tablette de cire ce qu'il entendait et rapportait cette tablette au monastère. Par intervalles, seulement, il écrivait des pages ainsi obtenues. Parfois même, il se passait des semaines entières sans qu'il obtint la grâce d'écrire ; puis quand l'Esprit le reprenait, il reprenait l'ouvrage interrompu, et cela avec une telle précisîon, une telle connexion des phrases et des idées, que cet ouvrage d'à-coups paraissait d'un seul jet et travaillé lentement dans le silence de la cellule.

Plus tard, accablé par l'âge, pendant que le corps se penchait vers la terre, l'esprit du Prieur conserva sa jeunesse et sa puissance d'antan. C'est pourquoi il prenait avec lui, dans ses promenades, un frère chargé d'écrire sur la tablette les arcanes qui jailliraient. Et continuant ainsi sa haute contemplation, à l'abri des faiblesses corporelles, il renouvela sa jeunesse ; tel un aigle, ou plutôt tel ce glorieux Jean l'Évangéliste dont il portait le nom et pas le nom seulement, mais dont il imite la contemplation de l'Essence divine dans le miroir de son intelligence transformée.

Chapitre XIV

D'une chose merveilleuse qui lui advint.

Ne sois pont étonné, pieux lecteur, que j'élève tellement haut la sublime excellence dn dévot Prieur. Et plût au Ciel que je le fisse convenablement ! Mais ce ne sont pas les paroles d'un pauvre pécheur, ce sont les écrits, ce sont les actions du dévot Prieur qui doivent l'extoller et lui donner la gloire qui lui revient. Voici, entre bien d'autres, un trait mémorable.

Des frères encore vivants actuellement m'ont certifié le fait comme témoins.

Un jour que, selon son habitude, sous l'afflux de l'inspiration, il était allé dans la forêt, il s'assit sous un arbre dans un endroit solitaire ; bientôt, comme on peut le croire pieusement, l'Éternel lui ouvrit la source des dons divins et dans ce pieux enivrement le pieux Père oublia l'heure familière du retour. Les moines se mettent à la recherche deçà, delà. On fouille le monastère ; c'est en vain. Puis à la découverte dans la vaste forêt. Or un frère, qui aimait tout particulièrement le dévot Prieur, fit cette exploration avec un soin particulier ; et il lui advint de remarquer un arbre auquel un rayon de feu formait une couronne merveilleuse. Lentement, silencieusement, il s'approche et découvre le Père encore à demi extasié dans une grande ferveur de la divine douceur...

De cette flamme extérieure qui illuminait le végétal, l'on peut facilement conjecturer de quelle ferveur d'esprit il brûlait et brillait intérieurement.

Chapitre XV

Du nombre et de l'ordre chronologique de ses œuvres

Devenu le porte-plume de Celui qui fait couler des entrailles de ses amis les eaux de la vive fontaine, l'homme de Dieu dévot et moraliste laissa libéralement la foule des fidèles se désaltérer à ces livres excellents qu'il écrivit, partie étant encore dans le siècle, partie étant religieux.

Voici les titres :

Le règne des amoureux qui débute : “ de Heere heeft wederleit. „

Les noces : “ Siet de brudegoem. „

Le caillou : “ de mensche die leven wilt. „

Les quatre tentations : “ die oren heeft te horen. „

La foi : “ so wie behouden wilt syn. „

Le tabernacle spirituel : “ loept so dat gi begrippen moget. „

Les sept sceaux : “ lieve suster. „

Le miroir du salut éternel : “ die boec mach wel een spiegel wesen. „

Les sept degrés de l'amour : “ Gratië ende heilige vrese. „

Le livre de la rétractation qui traite de l'union de

l'amant avec l'aimée et qui commence par les mots : " Die prophete Samuël. „

Le onzième, les douze béguines : " het saten XII beghinen. „

Chapitre XVI

Combien abondamment parfois il recevait l'afflux de la grâce divine pendant la collation.

Chaque fois que le dévot Preur dévait donner une conférence soit aux frères, soit à des étrangers qu'attirait la dévotion, il fut toujours prêt à se montrer le débiteur de tous. Un tel esprit de dévotion, une telle abondance de paroles quelquefois débordait dans ses discours, que, semblable au moût de vin qui ne peut supporter un vase clos, il se projetait au dehors, vérifiant ainsi la parole : " Quand vous serez devant les rois ou princes, ne pensez pas à ce que vous allez dire; cela vous sera donné à cette heure. „ Je dis : " Cela sera donné „ et non " sera possédé „. Car, chose merveilleuse, ce même homme qui florissait parfois de tels dons de grâce qu'l était capable de tirer des étincelles d'un cœur de pierre, il lui arrivait souvent, même devant de hauts et nobles personnages, de demeurer muet; et, sans s'inquiéter de leur présence, sans rougeur et sans honte, de rester sans dire un mot, comme si jamais il n'avait goûté le don de l'Esprit.

Quand cela lui advint plus fréquemment, il gagna

l'habitude de rester quelques moments le visage caché par les deux mains, méditatif. Puis quand il voyait que l'Esprit ne venait point : “ Mes enfants, disait-il, Il ne veut pas qu'aujourd'hui quelque chose se fasse. „ Et disant : “ Bonsoir, „ il s'en allait.

Chapitre XVII

De la grande réputation qu'il obtint et comment elle profita à plusieurs.

Le parfum très pénétrant de ses vertus se répandit bientôt en long et en large par les provinces voisines. D'où très grand concours de puissants et de nobles de l'un et l'autre sexe, de docteurs, de clercs, d'enfants et de vieillards.

A tous il donnait des conseils, il adressait des paroles d'édification si à propos qu'il semblait averti de leur venue à l'avance. De Flandre vinrent des hommes illustres, d'Augsbourg, de Bâle des principales villes du Rhin accoururent à sa dévote présence des docteurs et des clercs et non des moindres. On dit que l'un des plus illustres visiteurs fut un profes- d'Écriture sainte, appartenant à l'ordre des frères-prêcheurs, nommé Canclaer [1] et jouissant d'une immense réputation. Ce Canclaer vint souvent visiter le dévot Prieur et l'eut en singulière estime. Ce très

(1) Surius, dans son édition de l'œuvre de Ruusbroec, dit que ce Canclaer était le fameux Tauler.

grand docteur en même temps que chétif élève mérita par cet exercice d'humilité, de recevoir une non-petite dose de la vraie sapience. Ce qu'il buvait, à de longues intermittences, de cette source de vérités, il le publia avec soin plus tard ; il le transforma en ruisseau de sagesse ; et il le fit dans sa lague langue maternelle pour demeurer conforme au maître respecté.

Chapitre XVIII

Comment le dévot Prieur convertit une baronne.

Entre autres élèves, l'homme de Dieu avait une personne noble et pieuse appelée de la Mark, baronne de haut lignage et mère de l'illustre et pieux Engelbert de la Mark, notre confère encore vivant. Elle venait souvent dévotieusement visiter le prieur. Par ses douces paroles, par ses ferventes exhortations, il retourna tellement l'âme de cette dame qu'on la vit souvent venir de son château de Rhode-Sainte-Agathe, nu — pieds, malgré une distance de deux bonnes lieues. Son maître spirituel la fit avancer à si grands pas dans l'école du Christ qu'elle en vint à mépriser le royaume de ce monde et tout son ornement pour le Christ bien-aimé. Elle devint claire et disciple de Claire à Cologne et mourut dans les sentiments de la plus grande piété, ayant montré jusqu'à la fin à ses consœurs les plus beaux exemples de mortification, de pénitence et de grande humilité.

Chapitre XIX

Comment il était toujours prêt à accomplir les viles et extérieures besognes.

Le dévot Prieur était un modèle parfait pour ses frères dans la fuite des vices et l'exercice des vertus. Il était le premier dans tous les exercices monastiques, les veilles, les jeûnes, le travail manuel; partout il devançait tous les autres. Quoique faible et brisé par l'âge, il tenait à travailler de ses mains avec la communauté ; bien plus, il revendiquait pour lui, selon sa vieille habitude, les plus vils et les plus durs travaux. On le vit souvent porter le fumier dans une hotte, ou brouetter des choses encore plus viles. C'était là, pour les frères, un merveilleux exemple de grande piété et de profonde humilité ; mais souvent, pour le frère jardinier, à cause de son innocence candide, il était plutôt une gêne qu'une aide. Car le bon Père ne distinguant pas les légumes des mauvaises herbes, arrachait indifféremment les uns et les autres. Chose étonnante, cette occupation extérieure ne le distrayait pas de ses colloques intérieurs. Pendant que l'une main travaillait, l'autre égrenait un chapelet. Il nous enseignait ainsi comment nous ne devons pas être si attentifs à notre besogne extérieure que nous perdions de vue la présence de Dieu.

O grâce merveilleuse ! Être à la fois oisif avec Marie et travailler avec Marthe ! L'on raconte que pendant le travail, il était aussi illuminé que dans

la solitude. Lui-même avait l'habitude de dire aux frères qu'il lui était aussi facile d'élever son esprit par la contemplation, en face de Dieu, que de porter la main à la tête.

Chapitre XX

Comment il était compatissant même aux oiseaux et aux animaux.

Combien affable, combien bon et humble ce vrai serviteur et suivant du Christ était pour ses frères, cela ce voyait par la joie et la consolation qu'il apportait dès qu'il se trouvait parmi eux. La grâce de Dieu transsudait sur son visage, la modestie dans ses paroles, la piété dans ses actions, l'humilité dans sa manière d'être, en tout et partout la probité de ses vertus et l'honnêteté de sa vie. Sobre quant à la nourriture, peu soigné quant à ses vêtements, patient dans toutes choses et à l'égard de tous. Il avait les entrailles si pleines de compassion, que cela s'étendait non seulement sur les êtres raisonnables, mais même sur les bêtes et les oiseaux qui souffraient.

Quand l'aigre vent du Nord ou les tapis de neige apportaient la famine dans la tribu des oiseaux, et que les frères, qui le connaissaient lui disaient pour le tenter : “ Père, il neige ; que feront les pauvres oiselets ? „ on voyait à sa réponse que cette nouvelle lui faisait un vrai chagrin, que sa compassion était réelle. Et il leur donnait, autant que le lieu et le temps le lui permettaient, ce dont ils avaient besoin.

Chapitre XXI

Avec quelle absolue obéissance il accomplissait la volonté de son supérieur.

Prudent dans les conseils, puissant dans les discours, il n'était pas moins fervent dans l'obéissance ; et cela jusque dans les moindres actes de sa vie, comme le prouve le fait suivant :

Il était gravement malade et sollicitait le frère infirmier de lui donner à boire un peu d'eau pour étancher sa vive soif. Le prieur la lui fit refuser, craignant que cela ne le rendît plus malade. Quoiqu'il sentît une soif extrême, que même sous l'action de cette fièvre ardente ses lèvres se fendissent par ces intolérables ardeurs, avec la plus paisible résignation, le dévot Prieur accueillit ce refus, préférant offrir à Dieu le sacrifice d'obéissance plutôt que de sacrifier à la concupiscence de la chair.

Craignant, plus tard, que la mort par la soif ne vînt à le surprendre et plus préoccupé du chagrin que cette mort aurait causé à ceux qui lui refusaient à boire que de sa santé propre : “ Père Prieur, dit-il humblement, si je ne bois cette fois, je ne guérirai jamais de la maladie dont je souffre. „ A cette parole, le prieur plein d'effroi : “ Buvez, mon frère, buvez à l'aise ! „

Il prit de l'eau et sur l'heure entra en convalescence.

Chapitre XXII

Combien édifiants et consolants étaient sa douce parole et sa présence.

Souvent, aux heures permises, les frères venaient cueillir sur ses lèvres la parole qui devait ou les encourager dans la poursuite de la perfection, ou les aguerrir contre la tentation, ou les pousser plus loin dans la contemplation. Et chacun, chose merveilleuse, trouvait dans ces paroles melliflues ce que son cœur cherchait.

Son verbe était si enflammé, si efficacement générateur de la divine douceur que parfois les frères qui étaient venus le rejoindre, comme d'habitude, après les complies se retrouvaient encore près de lui, quand la cloche sonnait les matines. Tant étaient amoureux ses colloques, tant flambantes d'amour les âmes des auditeurs qu'on oubliait le repos bien mérité. Et ce qui vaut la peine d'être dit, c'est qu'après ces saintes veilles, l'on n'était pas moins dispos à chanter les divines louanges. Bien plus cette ferveur d'amour bue à l'aimable source de l'amoureux colloque faisait comme une joie nouvelle à parfaire l'œuvre sainte.

Ce n'est pas une fois, mais souvent que cela survint à plusieurs frères qui me l'ont raconté.

Chapitre XXIII

Comment l'assaillait le diable.

Mais le malin et mille fois artificieux, l'antique Jaloux du salut des hommes, tentait et assaillait le

dévot Prieur avec d'autant plus de rage que par ces pieux exercices l'on empêchait ses diaboliques tours de malices et l'on empêchait ses fâcheux bénéfices. De là, cette apparition l'une fois sous la figure d'un bouffon, l'autre fois sous celle d'une autre terrible créature pour troubler l'âme du saint homme. C'est de lui-même que nous tenons ces détails.

Quand on l'interrogeait : mais n'avez-vous pas peur ? il répondait simplement : non ; quelquefois il se plaignait seulement que cette méchante et funeste bête si odieuse à Dieu eût le pouvoir de l'approcher de si près. Il pressentait ses attaques et se prémunissait des armes saintes. Dans sa vieillesse, il dormait dans la même cellule avec le Prieur, ce dernier entendit crier une fois : Père, le voilà qui vient !

Une autre fois il eut beaucoup à souffrir de l'ennemi des hommes. Et voici comment il y donna lieu.

C'était l'habitude de lire les anniversaires des défunts, au chapitre, et chacun à part, suivant l'ordre où ils étaient inscrits au martyrologe. Quelques moines dévots demandèrent à Jean qui, pour lors était prieur, de pouvoir les commémorer tous en une fois. Le dévot Prieur moins prudent qu'à l'ordinaire accéda à cette mauvaise demande. Il en résulta pour lui une vie abominable que lui firent les démons.

Que le moines d'aujourd'hui fassent bien attention à ce qu'ils viennent de lire ! L'on se passe si facilement de telles infractions ! Mais Dieu ne regarde pas

les choses de la même façon. Et si parfois le démon ne les châtie pas ici-bas, qu'ils craignent le Juge sévère qui attend avec d'autant plus de patience qu'il punira avec plus de sévérité. Que chaque moine qui se sent coupable essaie de reconnaître sa faute avec le dévot Prieur et satisfasse par ses larmes et ses prières à Dieu et à ses frères en religion (1).

Chapitre XXIV

D'une apparition qui lui advint.

Souvent le visitait Notre Seigneur Jésus-Christ et dotait son fidèle serviteur de grâces insignes. Mais une fois Il se manifesta à lui visiblement, avec la bienheureuse Vierge Marie, sa glorieuse Mère et tous les saints de la cour céleste. Non seulement Il le remplit intérieurement d'une grande joie spirituelle, mais on rapporte qu'Il daigna lui parler et lui dire : " Tu es mon bien aimé fils, en qui je me complais „. Puis l'embrassant, Il dit à sa Mère et aux autres bienheureux assistants : " Voici mon enfant bien-aimé „.

De cela une âme pieuse peut aisément conclure combien était agréable au Seigneur Jésus celui qui mérita d'entendre de la bouche même de la Vérité des paroles d'une si douce familiarité.

(1) Nous avons réuni en seul chapitre des idées similaires que le biographe avait disjointes sous deux titres particuliers.

En vérité, je pense, qu'alors et bien souvent encore le dévot Prieur eut avec le Seigneur des colloques mystérieux qu'il n'est pas permis à une homme de divulguer, mais que l'on entrevoit dans ses livres. Et le bon cuisinier [1] affirme qu'il le vit une fois dans le Ciel, élevé à un degré de gloire que n'a dépassé aucun des contemporains.

Chapitre XXV

De sa messe et de la dévotion qu'il y apportait.

Il s'efforçait de dire la messe, tous les jours. Depuis sa consécration à la prêtrise jusqu'à la fin de sa vie, bien qu'il fût âgé de plus de quatre-vingt-sept ans, il ne s'en abstint jamais que pour cause d'infirmité ou quelque motif majeur d'égale sorte. Un jour l'on vit bien de quelle ferveur de dévotion brûlait son esprit pendant les divins mystères. Il était au canon; et la rosée de la grâce céleste ruisselait sur lui de telle sorte, et la douceur liquéfactive de l'amour débordait tellement, que la nature ne pouvait résister à cet afflux divin. Les forces lui manquèrent au point de ne pouvoir se tenir se debout. Le servant de messe effrayé s'en fut vite quérir un autre prêtre pour achever la messe.

---

(1) Il s'agit de ce fameux frère cuisinier dont la figure est moins grandiose, mais plus originale que celle de Ruusbroec et dont nous aurons peut-être l'occasion de parler aux lecteurs.

Ce qui prouve que cela n'était pas dû à une simple impuissance physique, mais à l'influence des charismates divins, c'est que ce phénomène lui arrivait fréquemment et cependant ne l'empêcha jamais de célébrer.

Chapitre XXVI

De la défense de célébrer qui lui fut faite et de l'humble réponse qu'il fit.

Un autre fait merveilleux justifie ce que je viens de dire. Le saint Prieur avait par suite de son très grand âge tellement perdu l'usage de ses yeux qu'il lui était devenu difficile le distinguer la forme de l'hostie et qu'il lui advint quelquefois à l'élévation de la montrer au peuple avec l'image du Crucifix retournée : la tête en bas et les pieds en l'air. Et cependant, avec la plus grandc dévotion il continuait à célébrer.

Un jour, vers les derniers temps de sa vie, il lui advint, étant à l'élévation, que la coutumière et bénigne présence de la suavité divine l'envahit à tel point qu'il demeura hors de lui-même et que, à moins du secours de la surnaturelle grâce, il eût rendu l'âme, tant l'excessive douceur de Jésus l'enivrait. Sans mouvements, sans forces, sans usage des membres, il semblait au frère servaut qu'il était impossible à une homme si débile de continuer à vivre. Ce pauvre homme temblait et s'attendait à tout

moment à voir arriver la finale catastrophe; aussi, dès que la messe fut finie il courut avertir le supérieur. Ce dernier, aussi effrayé que le servant de messe, fit venir le dévot Prieur et lui défendit, et de peur du scandale de la communauté et de crainte de commettre un péché d'irrespect, de célébrer à l'avenir.

“ Seigneur, mon Père, répondit humblement le saint vieillard, ne m'empêche pas, je t'en prie, pour de pareilles choses, de célébrer la messe. Ce qui semble extérieurement une faiblesse due à l'âge est surtout un afflux de la divine grâce. A cette fois le Seigneur Jésus m'a visité et m'a dit avec une joyeuse douceur : Tu es mien et je suis tien „.

Chapitre XXVII

Comment il communiait.

Chaque fois que le dévot Prieur avec sa coutumière dévotion célébrait la messe et se nourrissait du saint corps de l'Eucharistie, le Saint Esprit attirant son esprit le transformait merveilleusement par une telle glu d'amour de telle sorte que la bouche fermée, sans remuer les lèvres, dans une admirable quiétude, le dévot Prieur semblait n'avoir rien incorporé. C'est ainsi que contre l'ordinaire coutume des célébrants il ne roulait pas sur la langue le Saint Sacrement, ne l'insalivait pas, ne le mastiquait pas ; mais dès qu'il touchait les Saintes Espèces, son âme courait

joyeuse au-devant de l'Esprit; puis, comme si le corps n'existait plus, comme une épousse amoureusement appuyée au bras du Bien-Aimé, elle montait vers le Père de tout esprit.

Un frère qui lui était particulièrement intime avait souvent remarqué ce divin phénomène; une fois, il s'enhardit à lui demander comment il pouvait si rapidement avaler les Saintes Espèces. “ Cher frère, répondit le Prieur, le Seigneur agit avec ses serviteurs comme Il lui plaît „.

Chapitre XXVIII

De sa préparation à la mort.

Plein de jours, le serviteur de Dieu, le dévot Prieur de Vauvert, arrivé à l'âge de quatre-vingt-huit ans sentit ses forces décroître considérablement et la vieillesse l'accabler. Le jour de sa dissolution était proche et s'avançait à grandes enjambées celui que sa mère délivrée par lui du purgatoire lui avait tant de fois prédit et dénoncé, à savoir tout proche de l'Avent.

Cest avec une merveilleuse dévotion et une grande joie qu'il se prépara pour le grand jour; personne, à voir sa mine radieuse, ne pouvait croire qu'il ressentît la moindre crainte, le plus petit émoi; au contraire, l'acte et le geste et la manière d'être, tout indiquait qu'il brûlait de se dissoudre et d'être avec le Christ. De là, comme le cerf altéré qui soupire

après l'eau vive des fontaines, ces profonds soupirs et cette très grande ferveur de cœur par lesquels cette âme heureuse désirait s'envoler vers les embrassements de l'Époux. De là aussi ce cri souvent répété : “ Quand viendrai-je, quand apparaîtrai-je devant la face de mon Dieu „.

Il était pour tous ceux qui l'assistaient à cette époque un tel modèle de piété et de foi et de dévotion que tous disaient : s'il est pieux de pleurer notre frère Jean qui va mourir, il est encore plus pieux de nous réjouir avec lui, qui va jouir de la joie éternelle.

Chapitre XXIX

De sa mort très pieuse.

Sachant donc, par ses infirmités croissantes que le moment était venu, il demanda humblement qu'on le transportât de la chambre du Prieur où il gisait, dans la commune infirmerie des frères. Une grosse fièvre se déclara compliquée d'une dyssenterie. Au bout de quinze jours de maladie il n'était plus qu'un souffle. Il se fit alors redresser devant tous ses frères qui pleuraient et priaient; puis leur ayant dévotement recommandé sa pauvre âme il retomba doucement, rendit l'âme sans une transe, sans un spasme d'agonie. C'était l'an du Seigneur mille trois cent quatre-vingt-un, en l'octave de la bienheureuse Vierge Catherine. Il avait quatre-vingt-huit ans, dont soixante-quatre à peu près de prêtrise.

Les frères et pleurant et joyeux l'enterrèrent avec grande pompe dans la vieille église, non point tant par vaine ostentation que pour satisfaire leur dévotion. Car ils étaient très persuadés que les messes et suffrages qu'ils offrirent pour le soulagement de cette âme, suivant les coutumes du monastère, s'appliquaient plutôt à ceux qui priaient qu'à celui qui du haut des cieux intercédait pour eux.

* * *

Et voilà. Suivent encore quelques capitulets où le biographe remémore quelques miracles accomplis à la mort du pieux Ruusbroec ou quelques jours après et la translation de son corps dans la nouvelle église du prieuré et la singulière estime qu'avait de sa sainteté l'évêque de Cambrai.

Plus d'un lecteur, sans doute, aura salué d'un ouf ! de soulagement les dernières pages de cette biographie à marche de tortue, lente et lourde, et naïvement découpée en tranches déraisonnables ; plus d'un m'aura reproché de n'avoir point imité l'habileté toute française de Hello qui, de ce hachis hagiologique, à composé un petit gâteau pimpant, coquet, consistant et qui tient l'intérêt en haleine.

C'eût été plus ingénieux, mais cela n'aurait pas montré d'une manière aussi violente comment vers la fin du XIVe siècle écrivait en latin savant, maniéré, emphatique, un moine pieux, lettré et disert, et

comment, dans son ultime vieillesse, chantait — tels les cygnes dit-on — en langue vulgaire, le grand mystique Jean Ruusbroec.

Tel Homère avec l'un de ses commentateurs.

Mais ce commentateur maladroit et sincère nous offre un précieux avantage. Un chacun a pu lire qu'entre les lignes de cette biographie mal faite il y avait l'étoffe d'une vie de François d'Assise ou de Thérèse d'Avila.

IV

Plusieurs écueils guettent la barque de celui qui essaie de fixer et la filiation et la caractéristique et l'influence d'un mystique ou d'une école mystique. Faut-il traiter ces êtres extraordinaires comme l'ordinaire des écrivains ? N'est-ce point pour eux principalement qu'est écrit le *Spiritus ubi vult spirat ?* Remarquez quel nul n'a moins de souci de la forme extérieure littéraire qu'un Ruusbroec ou une Thérèse; remarquez que plusieurs d'entre eux, Angèle de Foligno, par exemple, ou le " bon cuisinier " de Groenendael n'ont reçu aucune culture intellectuelle; remarquez que ces invraisemblables écrivains mettent le même soin à cacher les faveurs reçues que d'autres à exhiber les dons qu'ils s'attribuent; remarquez enfin que ces œuvres ont l'ordinaire fortune d'être considérées par ceux qui pourraient en tirer quelque fruit intellectuel, comme des rêves pieux, de dévotes hallucinations plutôt dangereuses qu'édifiantes.

Et, pourtant, il existe des écoles mystiques semblables à ces colonies de muguets que l'on rencontre dans les retraits des vallées ombreuses, il existe des influences indéniables de lecture ou de relations qui font de tel mystique le fils spirituel de tel auteur favori ou de tel saint contemporain, il existe en

dessous du travail surnaturel et divin un fond permanent, insubmersible, indéracinable qui est la race, l'éducation, le milieu, la généalogie, tout cet ensemble de circonstances qui relèvent surtout de la physio-psychologie et donnent à chaque voyant un facies bien caractérisé.

Ainsi, quel que soit le travail semblable du laboureur, le champ diffère du champ; quelquefois affleure la roche souterraine; et jamais n'est semblable la moisson de deux terrains que chauffe le même soleil et féconde la même pluie.

Nous allons donc essayer d'établir aussi brièvement et véridiquement que possible la place et le rôle des mystiques flamands.

De tous temps, depuis les époques lointaines du pseudo. — Denys l'aréopagite, il s'est rencontré des âmes que l'amour de la solitude, l'habitude de la prière, la vie mortifiée et la pratique de toutes les vertus chrétiennes rendaient particulièrement propres à solliciter d'une façon particulière l'amour et l'union divins.

Nos Pays-Bas, couverts d'un guillochis serré de monastères, devaient aussi avoir leur riche moisson de moines et surtout de moniales, fleurs éclatantes toutes écloses dans les Jardins de l'Époux du *Cantique des cantiques*. Car c'est ce livre sacré et son commentaire, fait par saint Bernard, que l'on peut considérer comme la tige originelle des Marie d'Oignie, des Christine de Saint-Trond, des Lutgarde, Julienne et de tant d'autres saints ou saintes qui

sont les plus pures gloires du ménologe belge. Dans ce pays de Liège, qui est comme la terre privilégiée, la Terre-Sainte de notre pays, quelle moniale ne trouvait pas dans la bibliothèque du couvent un exemplaire du plus fameux ouvrage du plus fameux moine d'Occident? L'on se figure cette lecture enthousiaste tombant dans des âmes toutes préparées à suivre le Docteur melliflue, et les ardeurs et les désirs et les impatiences saintes des pieuses recluses.

La caractéristique de cette période, qui va jusqu'à l'entrée en scène de Ruusbroec, est l'individualisme, si l'on peut affubler de ce nom prétentieusement scientifique une série de femmes remarquables qui ont ce trait commun, d'avoir par des révélations réveillé ou excité la piété des générations qui les ont lues.

Depuis Gertrude jusqu'à Brigitte, elles sont toutes comme des étoiles qui brillent solitaires et se contentent de briller. Pas d'enseignement, pas de code, pas de théologie mystiques. Tout simplement des livres de visions. Et tout cela est écrit en latin, dans un style particulièrement impersonnel.

Les appeler des mystiques flamands serait improprement parler. Elles ne sont ni Flamandes, ni Italiennes, ni Espagnoles, elles sont bonnement catholiques nées en pays qui depuis est devenu la Belgique.

Il est facile dès lors de se représenter l'influence toute individuelle qu'ont exercée ces voyants et voyantes sur les témoins ou les lecteurs de leurs

apocalypses. Plusieurs de ces œuvres sont même demeurées à l'état de manuscrit. Et cela ne tient pas seulement à la langue employée, langue ignorée de la grande foule, non plus au manque de forme ou style, mais il y a là-dessous un dessein plus providentiel qui a jeté un voile de poussière sur cette Isis catholique. La lecture de ces visionnaires désarçonne en effet deux genres d'esprit — malheureusement très multiplié — les uns qui croient trop facilement, qui croient tout, les autres, vernissés d'un certain acquis intellectuel, qui dédaigneusement sourient ou rejettent. Combien rares les privilégiés qui observent le " rationabile obsequium „ réclamé par saint Paul ! Combien épars ceux qui croient toujours à l'efficacité de la Parole : *quia abscondisti ea superbis et revelasti ea parvulis !* Combien numérotés — tels les livres rares — ceux qui, lisant de telles œuvres, font le départ entre la révélation divine et la contribution personnelle du voyant !

Avec Ruusbroec, il en va tout autrement. Dès qu'il émerge, c'est vraiment une école qui s'ouvre, une période qui s'inaugure. Il faut remonter jusqu'à Bernard pour rencontrer une pareille influence, un semblable effort. Et encore, je ne sais si l'illustre moine Bourguignon, au point de vue de la mystique s'entend, a communié aussi intimement avec l'âme du peuple que le prêtre brabançon. C'est en effet, au peuple et pour le peuple et dans le langage du peuple que s'exprime notre mystique. Quand vous lisez la traduction latine de Surius ou une traduction

française, il vous semble que rien n'est plus apocalyptique que le Prieur de Groenendael, ouvrez son livre, avec son style flamand, sa jolie langue flamande, son exquise gaucherie de termes abstraits, la simplicité des images, parfois même la trivialité des expressions et vous verrez tout de suite quel abîme sépare le fameux commentateur du royal cantique de l'auteur des *Noces spirituelles*. Celui-ci traduit pour le peuple en une langue patoisante quelques sermons simples, mais réserve pour les initiés, les instruits, les délicats, les intellectuels, dirions nous, le fin nard de son miel céleste ; celui-là n'en a que pour le peuple. Si d'aventure quelque esprit d'élite, Gerson, par exemple, se hasarde à lire une traduction savante de ses ouvrages populaires, ce sera tout dommage pour l'humble ermite de Vauvert. Il sent presque le roussi, tant, dans ce délicat domaine de la mystique, c'est un paysan du Danube. Aussi, à la dîfférence de Bernard, Ruusbroec fait école. Autour de lui, c'est toute une pléiade d'écrivains qui visiblement s'inspirent de lui, se font gloire de le dire et réalisent après lui son programme : voir pour la foule.

Car c'est là la caractéristique des meilleurs disciples de Jehan de Groenendael, tant de Tauler, que de Jean de Schoenhoven, de Gérard-le-Grand, de Merswin, de Suzon ou d'un autre " ami de Dieu „ même de Kempis, qui, dans son humilité, ne songeait qu'aux modestes frères de la vie commune, c'est de vouloir s'adresser à la foule, aux petits, aux non-initiés, au large vulgaire. Autant, les autres se cachent

et n'écrivent qu'à contre-cœur par esprit d'humilité, autant ceux-ci prêchent et sentent le besoin de se produire en toute humilité. Ce n'est pas chez eux qu'on lira ces paroles bien un peu dédaigneuses par lesquelles Saint-Jean de la Croix ouvre son admirable *Montée du Carmel :* " D'ailleurs mon but principal n'est pas de m'adresser à tous, mais en particulier à quelques personnes de notre saint Ordre, aux religieux et religieuses du Mont-Carmel, qui m'ont prié d'entreprendre ce travail. Ayant le bonheur d'être déjà dépouillés des biens temporels, ils comprendront mieux cette doctrine de la nudité d'esprit " [1].

Comparez avec le prologue du *Tabernacle spirituel* de notre Ruusbroec : " Tous les hommes doivent courir la course d'amour, soit vers Dieu, soit vers les créatures. Et il n'y a pas de chose qui soit si rapide et si subtile que la course d'amour. C'est pourquoi nous devons tous voir et nous éprouver si vraiment nous courons vers Dieu, parce qu'alors — suivant la parole de saint Paul — nous posséderons quelque chose; ou vers les créatures, et alors nous nous trompons parce que ce que nous aimons nous échappera. Donc tous nous devons courir dans une direction; donc, il est bon que tous nous ordonnions notre course conformément à l'enseignement de l'apôtre : courez de telle sorte que vous possédiez. C'est que je vais vous expliquer par l'image de Moïse, etc ... " [2].

(1) Jean de la Croix, *Montée du Carmel,* Prologue, circa finem.

(2) *De Gheestelyke Tabernacule,* Prologue § II.

Comparez encore le point d'orgue que voici du grand maître espagnol avec une des plus belles pages de notre maître flamand : " J'hésitais à parler de cette aspiration de Dieu ; réflexion faite, je n'en parlerai décidément pas, parce que je vois à n'en pouvoir douter, que cela m'est impossible, et que cette faveur admirable, si j'en disais quelque chose, paraîtrait infiniment au dessous de sa réalité. Par l'aspiration que Dieu produit dans l'âme au moment où s'accomplit le réveil qui lui donne une si sublime connaissance de la divinité, il lui communique le Saint-Esprit selon la mesure de cette connaissance qui l'absorbe profondément, et il l'embrasse d'un amour d'autant plus délicieux qu'il est à la hauteur des merveilles dont elle a été témoin. Cette aspiration étant remplie de biens et de gloire, le Saint-Esprit en comble l'âme à son tour, et par là il la pénètre tout entière d'un amour tellement ineffable, qu'il est au dessus de toute gloire et de tout sentiment ; c'est pourquoi je n'en dirai rien (1).

Et voilà ! le saint ferme la porte de sa cellule en nous disant : bonsoir. Et pendant que de l'autre côté il y a quelqu'un qui brûle et se liquéfiie d'amour, qui s'absorbe en Dieu, s'y plonge et s'y délecte, nous malheureux, nous nous morfondons devant l'huis dans le froid et la glace de nos cœurs mondains et nous attendons vainement qu'on nous jette quelques

(1) *La vive flamme d'amour*, de SAINT-JEAN DE LA CROIX, Conclusion.

rayons rouges, quelques étincelles pour nous enflammer, ou du moins quelques miettes de ce repas divin pour assouvir notre faim de Dieu.

C'est une doctrine ésotérique. Elle a ses mystères et ses initiations. Commencez par une nuit obscure, nous crie le mystique espagnol, et Dieu vous sera aurore.

L'humble et mansuéte chapelain de Sainte-Gudule nous sera plus clément. Il entr'ouvre la porte et nous reprend juste au point où l'autre Jean nous a planté là : " l'autre don du Saint-Esprit est le don de sagesse, saveur très douce que nous goûtons à la cime de l'âme et qui pénètre l'intelligence et la volonté dans la mesure où ces facultés se recueillent en ce lieu élevé. Cette sagesse ou cette saveur immense et inépuisable sort du fond de l'âme juste, pour se répandre jusqu'au plus intime de nos puissances selon leurs capacités, et même dans la partie sensible qu'elle réjouit, par une touche délicate ; les sens extérieurs, l'ouïe et la vue, prennent aussi plaisir dans les beautés de la nature et dans toutes les choses que Dieu a faites pour l'homme. Cette divine suavité et par son immensité bien au dessus de notre esprit, c'est l'Esprit-Saint, amour incompréhensible de Dieu, qui nous est communiqué ; ses dons sont créés, finis, mesurés, mais parce que nos puissances sont suspendues et attirées vers Dieu, elles sont toutes remplies de ces effluves divines et elles débordent. Or, Dieu le Père élève l'âme recueillie à cette union fruitive, il lui accorde cette

haute contemplation dans la perte et l'oubli d'elle-même, ce qui lui mérite d'être le trône et le repos de Dieu; le Fils, Verbe divin et éternel, éclaire l'intelligence de sa propre lumière, afin que l'âme puisse contempler Celui dont elle jouit; enfin, l'Esprit-Saint vient enrichir la volonté qui tient en elle toutes nos facultés groupées dans l'unité, afin que l'âme puisse connaître, goûter et expérimenter combien le Seigneur est bon. Cette suavité est si grande et si immense, que pour ceux qui la goûtent, le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent semblent disparaître et rentrer dans le néant; les délices de cette suavité se font sentir, en haut, en bas, au dedans, au dehors, tout le royaume intérieur de l'âme en est pénétré. Dès lors l'âme contemple d'un regard avide cette divine simplicité, d'où découlent de si grandes délices. C'est le point de départ d'une nouvelle lumière. Néanmoins, l'âme sait qu'elle ne pourra jamais ni saisir, ni connaître parfaitement cette simplicité suave, car c'est par une lumière créée qu'elle contemple. Toutefois, sa joie est immense et elle se sent défaillir sur les hauteurs de sa contemplation; transformée par cette immense clarté, elle ne peut détacher ses regards des objets incompréhensibles qui lui procurent un si grand bonheur. — L'âme fidèle à la contemplation en Dieu s'élève par le don de sagesse, lumière créée, et par des espèces intelligibles supérieures, éprouve bientôt des effets merveilleux qui la remplissent de joie. Elle comprend que Celui qu'elle aime est immense, et qu'aucune

créature ne peut le connaître tel qu'il est en lui-même; elle voit qu'il est si sublime qu'aucun esprit ne peut l'atteindre, qu'il est tellement simple que toute multiplicité a en lui son commencement et sa fin; elle contemple tout en lui : beauté..., richesse..., magnificence..., vie..., victoire..., couronne..., santé..., paix..., sécurité..., béattiude..., consolation..., suavité..., joie..., jubilation..., récompense..., ferveur..., puissance..., divinité..., éternité..., bonté..., libéralité..., charité..., noblesse..., pureté..., fécondité..., vertu..., sagesse..., stabilité..., vérité..., fidélité..., sainteté..., chaleur..., lumière..., satiété..., force..., justice..., toutes ces perfections lui apparaissent éclairées par une lumière divine; ce ne sont cependant que des espèces intelligibles très parfaites, c'est-à-dire des formes créées à l'image et à la ressemblance de Dieu. Ces formes ou espèces calquées sur la nature divine, viennent du fond de l'abîme immense où Dieu habite, et y conduisent l'âme qui les a reçues. Cette contemplation a des limites, car Dieu est essentiellement simple et incompréhensible „ [1].

Et c'est bien dommage que l'on ne puisse pas citer ces merveilleux chapitres — comme il en affleure dans chacun des traités de notre Ruusbroec — dans le texte original; alors bien plus apparaîtrait la vérité de notre affirmation : c'est du mysticisme exotérique. Avec la profondeur dans la pensée, la déconcertante subtilité de l'analyse marche de pair

---

(1) *Le Royaume des Amoureux divins*, ch. 33 et 34.

une telle simplicité dans la forme, qu'il semble qu'on n'a qu'à étendre les bras pour saisir le grand secret divin.

N'est-ce pas — soit dit en passant — le même charme infini qui vous pénètre quand vous lisez l'*Imitation,* cette dernière et très brillante fleur ascétique florie sur la tige plantée dans la forêt de Soignes ? Simplicité de moyens, sublimité du but ; naïveté du style, profondeur de la pensée ? L'on a la sensation d'un gosse de village qui, dans une langue rustique, vous développe le catéchisme de l'ascète.

A part, le bon cuisinier, nul dans l'école que Ruusbroec a fondée et qui se réclame de lui, ne possède à un degré aussi éminent que le maître, cette transparente clarté du verbe.

Son souci de la clarté va si loin que lorsque les chartreux de Hérinnes envoient une députation lui demander l'explication de certains termes obscurs du “ Royaume des Amoureux „, d'abord Ruusbroec montre son chagrin que ce livre ait vu le jour, ensuite il promet d'en écrire un autre, qui sera “ Le prophète Samuël „, pour expliquer le premier.

Dnns cette anecdote littéraire mise à jour par le savant chanoine David, (1) nous avons tous les éléments de justification de notre thèse ; le fait de la publicité, l'immense succès des livres parus comme subrepticement et la préoccupation d'instruire, qui fait oublier l'humilité fondamentale.

---

(1) *Maatschappij der Vlaamsche bibliophilen,* 3e serie, n° 1, Voorrede IX.

Tous les disciples sont trop savants, ont trop lu dans les livres et trop peu dans la contemplation de la Lumière increéée.

L'humble frère d'Agnetenberg connaît Aristote *(Imit.* 1, 2 XI), Ovide *(Ibid,* XIII, 56.57), Senèque *(Ibid,* XX, 14.15), Lucain *(Ibid,* III, 24), Saint-Thomas *(Ibid,* IV, 13), Saint-Augustin *(Ibid,* 1, 2 et passim), Saint-Bernard et d'autres encore. Le pieux Prieur de Vauvert ne connaît rien. On a même pu soutenir qu'il ne savait pas le latin. Sa bibliothèque n'a qu'un seul livre : les Saintes Écritures.

Tous les autres disciples de Ruusbroec ont encore plus que Thomas de Kempen le curieux défaut d'être des lettrés. Scoenhoven est maître ès arts, Tauler est un grand théologien, Denys-le-Chartreux est une encyclopédie du siècle.

En ce sens, l'on peut dire que Ruusbroec est seul. Il rayonne comme un soleil entouré de ses satellites.

Car si Jean d'Affligem, le bon cuisinier, est aussi naïf, il est à cent lieues de suivre le maître dans son haut vol d'aigle apocalyptique. Il suffit de comparer la page que nous avons citée avec telle autre au choix prise dans Denys l'aréopagite qui est considéré généralement comme le plus profond des docteurs mystiques. Prenons, par exemple, celle où le moine grec explique la fameuse ténèbre mystique :

“ L'obscurité divine n'est autre chose que cette inaccessible lumière dans laquelle il est dit que le Seigneur habite. Bien qu'elle soit invisible, à raison de ses lumières éclatantes, et inabordable à cause

de sa surnaturelle clarté, néanmoins, quiconque a mérité de voir et de connaître Dieu, repose en elle, et par la même, qu'il ne voit ni ne connaît, il est véritablement en Celui qui surpasse toute vue et toute connaissance.

Alors délivrée du monde sensible et du monde intellectuel, l'âme entre dans la mystérieuse obscurité d'une sainte ignorance, et, renonçant à toute donnée scientifique, elle se perd en Celui qui ne peut être ni vu ni saisi ; tout entière à son souverain objet, sans appartenir à elle-même ni à d'autres ; unie à l'inconnu par la plus noble portion d'elle-même et en raison de son renoncement à la science ; enfin, puisant dans cette ignorance absolue une connaissance que l'entendement ne saurait conquérir..... Nous ambitionnons d'entrer dans cette obscurité très lumineuse et de voir et de connaître, précisément par l'effet de notre aveuglement et de notre ignorance mystique, Celui qui échappe à toute contemplation et à toute connaissance. Car c'est véritablement voir et connaître, c'est louer l'infini d'une façon suréminente, de dire qu'il n'est rien de ce qui existe.

Les ténèbres se dissipent devant la lumière, surtout devant une abondante lumière ; l'ignorance se corrige par les connaissances, surtout par des connaissances variées. Il n'en est pas ainsi de l'ignorance mystique, qui n'est point une privation, mais une supériorité de science. Dites donc, et c'est vrai, que la lumière réelle n'est point aperçue de ceux qui en jouissent et que l'ignorance qui est selon

Dieu ne va point avec la connaissance des créatures. Ainsi, ces sublimes ténèbres sont inaccessibles à toute lumière et elles éclipsent toute science. Et si, en voyant Dieu, on comprend ce que l'on voit, ce n'est pas Dieu qu'on a contemplé mais bien quelqu'une des choses qui sont de lui, et que nous pouvons connaître. Pour lui, supérieur à tout entendement, à toute existence, il subsiste suréminemment, et il est comme d'une manière transcendante „ (1).

C'est ce merveilleux mélange de simplicité et de profondeur, joint à l'exotérisme de la doctrine qui ont fait au prêtre brabançon cette influence qui n'a d'égale que l'oubli et le dédain dans lesquelles il est relégué aujourd'hui. Le père Chocarne va jusqu'à écrire que la célèbre école mystique espagnole est fille de l'école de Groenendael (2). Certes, c'est une tentation d'accepter l'affirmation du savant dominicain. On voudrait croire que Charles Quint n'a pas seulement transporté à Madrid les œuvres d'art de notre incomparable pays, que non seulement cette puissante Maison de Bourgogne a vehiculé tra los montes la prépondérance politique, mais encore que les écrivains mystiques, chéris et lus et relus par les gentilshommes gantois, ont fait germer en terre péninsulaire une nouvelle école qui continue celle de Groenendael comme Moralès continue van Eyck.

---

(1) *Théologie mystique*, ch. I et II, Trad. Darboy.

(2) Introduction aux œuvres de Saint-Jean de la Croix.

Mais c'est une pure tentation.

Que grâce à la traduction de Surius, l'on ait lu dans les couvents espagnols les œuvres de Ruusbroec, c'est possible, c'est même probable ; que le génie religieux espagnol ait vibré à l'unisson de l'âme flamande, rien de plus explicable ; mais partir d'une simple hypothèse pour rabaisser l'inspiration d'un Jean de la Croix, d'un Alcantara, d'une Thérèse, c'est tomber dans l'un des écueils que je signalais tout à l'heure. Il faut n'avoir pas lu comment les mystiques de premier ordre composaient leurs livres pour soutenir une semblable thèse. Toutes ces vies extraordinaires et authentiques protestent contre ce rationalisme absurde. Car ou bien il faut croire leurs historiens et admettre qu'ils ont écrit à la façon de Jean à Pathmos, ou bien il faut biffer le surnaturel et dire que Ruusbroec a écrit parce que les lauriers de maître Jean Eckhart l'empêchaint de dormir.

L'on peut accepter cette manière de voir pour les mystiques de second ordre, ceux qui glanent à la suite des maîtres. Ainsi, que le Prieur de Groenendael ait donné le ton à tous les mystiques de nos pays jusqu'au moment de leur disparition, cela est incontestable. Tant ceux qui ont fleuri chez " les frères de la vie commune ", les Gérard Groot, Kempis, Maude, Peters, que ceux qui ont brillé dans d'autres ordres religieux, Pierre de Herenthals chez les norbertins de Floreffe, Herphius chez les franciscains de Malines, Denys-le-Chartreux ou Dorlant du même ordre, tous reconnaissant aussi bien que les immé-

diats disciples du Prieur leur simple ambition de le compléter, de l'expliquer ou de le continuer.

Et précisément, c'est chez eux, chez ces écrivains très pieux, très savants, que nous rencontrons cette théologie mystique, qui n'est plus une révélation mais un art. Elle est quelque chose de plus cette théologie, elle est un lit de Procuste dans lequel on a voulu absolument coucher les inspirés, les visionnaires, les aigles. C'est de cette barbare opération que notre Ruusbroec est sorti tout perclus de panthéisme et d'incohérence. Tant d'expressions inexactes, tant de divisions qui ne divisent pas, d'explications qui attendent leur complément ! C'est un travail d'Hercule auquel se sont attelés de très sérieux écrivains que de vouloir mettre d'accord avec eux-mêmes d'abord et avec les autres ensuite, les grands maîtres de la mystique (1).

Non, non, pour lire, pour savourer, pour bénéficier de ces prophètes de l'au-delà, il ne faut point un scalpel ou un microscope, mais l'œil simple, et la foi et le désir de mieux aimer Celui qui nous aime. Nous faut-il un botaniste pour admirer et flairer une violette ? Avons-nous besoin d'un chimiste pour goûter le cristal qui goutte d'un rocher ? Que nous importe que cet état d'oraison soit le troisième ou

---

(1) Pour connaître le système (?) de Ruusbroec cfr. la savante étude de M. Auger sur *Les Mystiques des Pays-Bas*, celle de M. Schmidt, dans *Les Mémoires de l'Institut de France*. — Pour apprécier les difficultés d'une œuvre mystique scientifique cfr. le R. P. Poulain : *Les desiderata de la mystique*.

le cinquième, que cette vision soit intellectuelle ou affective ! Tolle, lege. Voici le merveilleux petit livre que nous butina sur les fleurs célestes telle ou telle abeille. Prenez-le et lisez tout bonnement et laisez-vous aller, comme un enfant, “ dans la couche qui tremble „, aux douces émotions, aux chastes désirs, aux meilleures pensées que suggèrent ces pages paradisiaques !

Le Livre des douze Béguines

(de Jean Ruusbroec)

—

CHAPITRE PREMIER (1)

XII béguines (2) sises en rond
Parlaient, chacune à sa façon,
Et devisaient du fin (3) Jésus :
Chantons cette amour, disaient-elles,
Douce est sa première étincelle,
Et suave, rien ne l'est plus.

---

(1) La division en chapitres est le fait des copistes postérieurs et surtout du bon Surius, toujours désireux de mettre un peu d'ordre dans son cher Ruusbroec.

Les premiers copistes n'ont également aucun souci de suivre la rubrique au cas où il plaît au mystagogue d'intercaler une poésie populaire et mnémotechnique au plein milieu de ses visions. Nous avons suivi, pas à pas, le savant éditeur David. Puisse notre prose assonancée et rythmée traduire quelque peu la saveur exquise et naïve de cette poésie, genre Pibrac ou Port-Royal !

(2) Il ne faut pas donner à " béguines „ le sens liturgique, mais celui que les flamands lui conservent encore dans la langue populaire.

Le chiffre romain se trouvant dans tous les manuscrits, nous l'avons conservé pour la couleur locale.

(3) Intraduisible est le texte flamand, du moins adéquatement, " finen „ est un qualificatif honorifique et moyen-âgeux, qui correspond au " gentil sire „ ou " Monseigneur sainct Denys „ des trouvères français.

La première disait :

Mon cœur veut porter ce doux poids,
Personne à ce n'aider me doit,
Dieu saura bien m'aider, je gage.
C'est à bon droit que nous aimons
Ce fils de si bonne maison
Et sorti de si haut lignage (1)

L'autre disait :

Je voudrais bien, ma foi, l'aimer,
Si je savais où commencer.....
Mais Il se dérobe à ma vue !
Mon âme, hélas, multiple (2), *inquiète,*
De vingt soucis toujours émue,
Est coupable, je le répète.

---

(1) L'on s'en aperçoit, les "béguines„, de Ruusbroec, "virgines cordatæ „, comme traduit Surius, ne sont pas les vierges sages, mais les vierges folles. La première " damoiselle „ semble sortir d'une de ces abbayes nobles, si nombreuses au XIVe siècle ; par exemple, l'abbaye de Forest-lez-Bruxelles, où il fallait justifier de quatorze authentiques quartiers de noblesse, si l'on voulait être admis à la profession.

(2) Le texte " menich foudich „ signifie littéralement : qui a beaucoup de replis.

Cette béguine est la réplique de la Marthe de l'Ecriture : *Martha ! Martha ! sollicita es et turbaris erga plurima !*

Cette vacuité de l'âme que réclament tous les mystiques ; Ruusbroec, *De Gheestelicke bruloft*, ch. LXV, LXXIII et seqq.: Saint-Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, ch. XI et seqq. Sainte-Thérèse, *Château de l'âme*, 6e demeure, ch. VI, etc., diffère autant du fatalisme ou du nirvâna que la vérité de l'erreur.

La troisième disait :

Il vint à moi comme un vrai Saint,
Qui m'expliquerait ces secrets ;
Puis il s'enfuit comme un vilain (1).....
A Lui je ne serai jamais !.....
Je cours après d'un pas boîteux.....
Bien fol qui dit : un jour heureux
Avant d'avoir vu la soirée
Calme et reposée (2).....

---

(1) La vraie traduction serait : truand. C'est l'assonnance seule qui l'a fait mettre de côté. Les mystiques, dignes de ce nom, ne s'inquiètent pas plus qu'Ezéchiël ou Jérémie de respecter " le lecteur français „ de Boileau. Nous aurons souvent l'occasion de placer cette remarque ; nous ne l'écrirons plus. Ceux qu'offusque le mot propre et suggestif doivent fermer Ruusbroec et se nourrir de Mgr de la Bouillerie ou de quelque autre livre pieux éclos en France pendant les cinquante dernières années.

(2) Pour Sainte-Thérèse, cette béguine, très imparfaite, réside dans la deuxième demeure. " N'est-ce pas une chose plaisante, écrit-elle, que nos vertus ne faisant que de naître et étant encore mêlées de mille imperfections, nous osions prétendre trouver des douceurs dans l'oraison et nous plaindre de nos sécheresses ? Qu'il ne vous arrive jamais, mes sœurs, d'en user ainsi „. Chat. de l'âme, 2e demeure, ch. 1er. — Voyez aussi Richard de Saint-Victor : *De quatuor gradibus*, II, 14 et J. de la Croix : *Nuit obscure*, liv. I, ch. IX.

Les Grecs disaient : entre la coupe et les lèvres, il y a place pour un malheur. Toute cette partie versifiée abonde en proverbes, dont quelques-uns vivent encore dans la langue actuelle, par exemple : le couplet de la cinquième béguine, *circa finem*.

La quatrième disait :

L'amour de Jésus m'a trompée,
Tête et cœur me sont enlevés (1).....
A qui me plaindre?..... je ne sais!
Il me dévore jour et nuit,
Demande plus que je ne puis;
Peu corrects sont ces procédés!

La cinquième disait :

Je serais dans mon tort, si j'allais me fâcher
De ne point recevoir à l'avance ma paie.
Rien d'étonnant;
Car bien souvent,
A celui qui travaille peu,
A celui-là biens peu nombreux (2).

---

(1) " Quand mon âme voit ce renversement et cet abandon de mes puissances, dit Sainte-Angèle de Foligno, sans pouvoir s'y opposer, il se fait une telle souffrance que je peux à peine pleurer, par l'excès de la douleur, de la rage et du désespoir... quelquefois ma fureur est telle, que c'est beaucoup pour moi de ne pas me mettre en pièces „. *Livre des visions*, trad. Hello 1re partie, ch. XIV.

L'amour de cette béguine n'est pas un don, il est une affaire : *Do ut des.* " L'amour ignore la mesure dit Ruusbroec, et quelquefois désire la mort comme moyen d'union. „ *Ornem. des noces spir.* Trad. Hello, page 16.

(2) En voici une qui prend très philosophiquement son parti. Elle est ce que l'on appelle dans les salons : une personne raisonnable et pas exagérée. Rien que sa façon de parler — cfr. note 2 — traduit le bourgeoisisme de cette âme. Dommage que sainte Thérèse ait écrit : " Dieu nous garde, mes filles, lorsque nous tombons dans quelque imperfection, de dire : nous

Ce que disait la sixième béguine :

Que dit on ?
Que veut-on ?
Jésus peut-il nous effrayer ?.....
Nos sœurs, je crains, sont dévoyées.....
Par vous, Il est scandalisé !
Vos discours sont vains et légers ;
Allez-vous en vous confesser ! (1)

La septième disait :

Si grande est la faim de mon âme,
Que s'il m'offrait tout l'univers,
Encore à Dieu elle réclame.
Qu'Il soit à moi, ou je suis morte ! (2).....
Ce vif désir qu'en moi je porte
Est un inassouvible enfer.

---

ne sommes pas de saintes, nous ne sommes pas des anges... Puis donc que nous ne sommes pas venues ici à autre dessein, mettons courageusement la main à l'œuvre, et croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans son service, que nous ne devions nous promettre d'accomplir par son assistance „. *Chemin de la perfection*, ch. XVI, § 2. “ Ceux qui n'escaladent pas le sommet, dit J. de la Croix, se traînent dans les bas-fonds „. *Montée du Carmel*, ch. XI.

(1) Cy finissent les couplets de cinq vierges folles avec la verte admonestation de la sixième “ béguine „.

(2) Comparez avec la célèbre glose de Sainte Thérèse :

Je vis, mais hors de moi ravie ;
J'attends en Dieu si haute vie,
Que je meurs de ne point mourir.

Et cette exclamation de la même sainte : “ J'aime mieux vivre et mourir en attendant la vie éternelle que de posséder tous les biens. „

La huitième disait :

Jésus est un canal d'eau pure,
D'où la joie coule sans mesure.....
Avec Lui je fais grand festin,
Car je suis sienne et il est mien. (1)
Charmant me paraît ce destin.
Il est ma part, mon sort, mon lot,
M'est une noix à doux noyau ;
Qui ne la croque point est sot,
Car sa chair est délicieuse.
Et si de choisir j'avais lieu,
Je prendrais Jésus pour mon Dieu,
Tant d'être à Lui je suis heureuse !

La neuvième disait :

Jésus m'a laissée solitaire,
Et par des routes étrangères
Je le poursuis..... c'est ma douleur.
Riche alors..... maintenant la gêne
Voilà ce qui cause ma peine (2)
Las ! Jésus m'a volé mon cœur.

Tous les mystiques abondent en paroles semblables à celles que disent les dernières vierges, paroles qui sont simplement l'écho des amoureuses plaintes de l'épouse du Cantique des cantiques.

(1) *In me manet et Ego in eo.* JOH. V.

(2) Tous les maîtres de la vie spirituelle connaissent ou ont parlé de ces aridités ou de ces sécheresses que Saint-Jean de la Croix a admirablement analysées dans sa première nuit de l'âme. Personne, en cette matière, n'a égalé ou dépassé le grand mystique espagnol.

La dixième disait :

Son amour est si parfumée,
Que mon âme en reste pâmée.....
Je m'enivre à pleines gorgées
Du noble et divin cordial.
Dieu ! Puissè-je être plus joyeuse,
Quand je vois sa face glorieuse,
Et bois sa boisson généreuse !
Mauvais, ceux qui en parlent mal [1].

La onzième disait :

Mon cœur a-t-il des désirances ?.....
Dans une insondable ignorance,
J'ai mon moi tout comme perdu.
Il me dévore..... et sa bouche
Est comme un abîme farouche
Dont revenir m'est défendu.

---

(1) Avant de quitter les douze béguines, par remords de conscience et pour donner une idée de ce genre de poésie, — non inspirée par l'Esprit-Saint — mais savoureuse et caractéristique, le " traditore „ donne ici le couplet qu'il croit le mieux venu dans sa traduction.

Ihessus minne die is soe fijn ;
Si heeft vervult die siele mijn.
Hi senct mij sinen edelen wijn
Altoes met vollen tappen.
Deus ! hoe mochtic blider sijn
Als hi mij toent sijn scoen aenscijn,
En ic drinke den edelen wijn ?
Si hebben onrecht die quaet clappen.

La douzième disait :

Oui, toujours bien agir, telle est ma volonté,
Car l'amour ne veut point, à rien faire, rester.
Fidèlement servir les vertus et la Grâce,
Par delà les vertus, de Dieu fixer la face,
Vrai, voilà ce que j'apprécie ;
Contempler la divinité,
Fondre devant sa majesté,
D'amour sentir l'ébriété,
Voilà ma science bénie !
Continuons ces beaux discours,
De l'au-delà parlons toujours,
Mes sœurs, c'est une noble vie !
Le divin Père qui nous aime
Nous envoya son Fils, lui-même.....
Il nous donna ce don bénit !.....
Nous sauvant de la mort par sa mort très cruelle,
Jésus donna de joie une source éternelle.....
Oui, c'est Lui que je vis !
Et prions notre Dieu, qui règne dans les cieux,
Que nous puissions remplir ces ordres précieux
Pour sa gloire, toujours, sans fin,
Et que dans ce vallon, de larmes, de tristesses,
Nous puissions éviter l'infernale détresse
Et pénétrer dans son jardin !

CHAPITRE II

C'est ainsi, voyez-vous, que sont les vierges sages
Qui veulent des vertus et toujours davantage.....

Comme l'on en trouvait dans les âges d'antan
Et comme on peut encor en retrouver céans.
Hélas ! que cet état est déchu de sa gloire !
L'infidélité en est la cause notoire.....
De ce Dieu, voulez-vous être amante fidèle ?
Lors, collez votre cœur au sien avec grand zèle,
En aimant comme Lui, en toute vérité,
Sans feinte, sans détours, avec simplicité.
Soyez une âme douce et humble, non de celles
Qui sont toujours pressées et blessées, en querelles,
Se fâchent, injurient, le prennent de très haut,
Pardonnent rarement et sont un vrai fléau,
Obstinées, volontaires et impérieuses,
Toujours aigres et raides et tempêtueuses,
Colériques, haineuses, âmes sans piété,
Méchantes et changeantes, qu'on ne peut prier,
Non, là n'est point la vie d'une vraie religieuse,
Non pas même au dehors l'apparence spécieuse....
Souffrez et supportez ces fâcheuses compagnes
Pour que Dieu vous bénisse et qu'Il vous [accompagne.....
Voulez-vous distinguer de près les braves gens ?
Observez-les bien tant au dehors qu'au dedans.
C'est de Dieu que nous vient toute âme pure et sainte
Par qui, du même Dieu, la loi n'est pas enfreinte,
Qui méprisent de cœur la terrestre cité.
Ceux-là peuvent gravir les célestes degrés
Et sont comblés par Dieu de dons, grâces sans fin,
Qui veulent écouter tous ces conseils divins.

De ceux qui ont laissé les choses de la terre
Le cœur se remplit d'un feu extraordinaire,
Car l'amour divin est un plateau de balance.....
Les parents, les amis, et la chair et le sang
Sont sans poids à côté de ce plateau brillant ;
Grâce à lui, vers tout bien, prompt, notre cœur
[s'élance.....
Ceux qui tiennent ces dons divins
Sont les plus riches des humains ;
Ils sont hardis et francs et braves ;
Rien ne peut leur donner d'entraves,
Rien ne peut leur donner souci.
En gage ils ont le Saint-Esprit.
Rien que de simple en leurs usages,
Ne cherchant point de vains suffrages,
En leurs façons ne mettent rien d'extravagant,
Et vivent bonnement comme les bonnes gens,
Observent dans la sainte Eglise
Les œuvres saintes et permises,
Ont le plus grand respect pour tous les sacrements,
Parce que vit en eux la grâce..... ô don puissant !

CHAPITRE III

Quand on va recevoir le divin Sacrement,
Dont un Dieu toujours bon nous a fait le présent,
En lequel vit le corps de notre doux Seigneur
Et qu'à bon droit l'on tient digne de tout honneur,
Tout brave homme se met en la sainte présence,
Tel qu'il est, se découvre à la claire Sapience,

Puis s'examinera avec soin, scrutera
Sa vie, sa dignité, ses œuvres et dira
Pour lors, du fond du cœur, avec chagrin réel :
“ *Sois miséricordieux, ô l'Amour éternel !*
„ *Me mépriser assez, jamais je ne saurais.....*
„ *J'étais petit enfant que déjà je péchais !*
„ *J'ai gaspillé, Seigneur, le temps que tu m'accordes,*
„ *Aie pitié de moi, Dieu de miséricorde !*
„ *Sous le joug du péché, retombant tant de fois,*
„ *Je n'ai pas mérité que tu viennes en moi !*
„ *Je ne saurais guérir à moins que de ta bouche*
„ *Très douce, sorte un mot, ô Seigneur, qui me touche;*
„ *Seigneur, ô dis ce mot de consolation*
„ *Descendu des hauteurs de ta Sainte Sion !* (1) „

---

(1) Dans cette humble et touchante prière n'entend-on pas le prélude des admirables prières de l'Imitation que tout le monde connaît ? v. g. IV, 2.

> *Quis ego sum,*
> *Ut præstes mihi te ipsum ?*
> *Quomodo audet peccator coram te apparere !*
> *Et tu quomodo dignaris ad peccatorem venire ?*
> *Tu nosti servum tuum :*
> *Et scis quia nihil boni in se habet,*
> *Unde hoc illi præstes.*
> *Confiteor igitur vilitatem meam !*
> *Agnosco tuam bonitatem,*
> *Laudo pietatem*
> *Et gratias ago propter nimiam caritatem* et seqq.

Comme l'on sent que l'âme du docteur admirable a passé dans le lilial disciple ! Il n'y a de changé que la langue.

CHAPITRE IV

— “ *Homme, j'ai entendu ton ardente prière* (1)
„ *Et ce qui me convient, cela, je le veux faire ;*
„ *Je veux répondre à ta douleur,*
„ *Répondre à ce que veut ton cœur.*
„ *Sois sans peur, sans crainte ou soupir,*
„ *Je veux ce que ton cœur désire,*
„ *Moi ton repas, ton coq, ton hôte.....*
„ *Mon hôte, tourne-toi,*
„ *Vers moi !*
„ *Ma Chair, à la divine Croix,*
„ *Fut bien rôtie, ce fut pour toi !*
„ *Mon sang, il est chaud et vivant*
„ *Et pénètre le corps et l'âme en même temps.*
„ *Çà, mangeons ensemble et buvons.*
„ *Songe à ma mort, ma passion*

---

(1) C'est ici la *Vox dilecti* de l'Imitation, le dialogue entre l'aimé et l'aimée que l'on retrouve dans tant d'œuvres mystiques. — Les dialogues des moralités tireraient-ils de là leur origine ? — Ce sont aussi les mêmes accents. Seulement, par ci par là, il y a une expression, une idée, un coup d'aile qui dénote le maître. Ainsi plus bas :

“ Ic wil sijn uw spise, u koc èn u weert „

est de ces hardiesses que risquent seuls le génie ou l'extase. Surius n'ose pas traduire et Thomas a-Kempis n'ose pas penser des choses si “ vulgaires „.

Il y a dans les sermons du curé d'Ars — chose digne de remarque — une expression presque semblable à celle de Ruusbroec : “ ıl y a là dans l'*armoire à provision*, de la nourriture pour vos âmes ; vous n'avez pas faim, puisque vous n'allez pas ouvrir cette armoire et prendre de quoi manger. Car le tabernacle est une armoire à provision, etc. »

„ *Et aussi à mon grand amour.*
„ *— Et tu auras la paix..... toujours. —*
„ *Mon bien-aimé, j'ai bien su voir*
„ *Que tu brûles me recevoir ;*
„ *Voici que la messe est parfaite.... .*
„ *Approche, si ton âme est prête.* „

CHAPITRE V

“ *O Seigneur, toi qui dis mes souhaits,*
„ *Que ton nom soit béni à jamais !*
„ *C'est pour moi le plus grand des présents*
„ *De goûter le très Saint-Sacrement.*
„ *J'y reçois ton divin et pur corps*
„ *Qui m'est doux, bienfaisant, plus encor,*
„ *Car ce pain qui nous vient de ton ciel*
„ *Est le seul qui nous rende immortel.*
„ *C'est vraiment le seul pain des saints anges...*
„ *Sage, qui le savoure et le mange ;*
„ *Le monde ne peut point le goûter,*
„ *Autre don le fait rire ou pleurer.....*
„ *Si prodigue tu es à donner*
„ *Qu'avec toi tu me laises dîner.*
„ *Je désire et j'ai faim et je baille,*
„ *Sans que te digèrent mes entrailles,*
„ *Car plus je mange et plus je soupire,*
„ *Plus je bois et plus je te désire,*
„ *Et il reste toujours à manger*
„ *Plus que l'homme n'en peut consumer.*

„ *O des hôtes le plus libéral,*
„ *C'est toi qui fais les frais du régal.*
„ *Oh! je bois volontiers ce chaud sang*
„ *Qui coule à grands ruisseaux de ton flanc*
„ *Et flue, ah ! partout de ton saint corps !*
„ *— Très précieux et très noble trésor, —*
„ *Comme un miel, dans ma gorge, il s'écoule.....*
„ *Je l'avoue, car je suis presque saôule.*
„ *De ton sang plus vermeil que grenade,*
„ *Je veux faire une large aiguade,*
„ *Tant mon âme est hardie et méchante.*
„ *Au dehors, il n'est rien qui me tente.*
„ *Je suis pleine et je n'ai pas assez,*
„ *Ce que j'ai, ne le puis digérer.*
„ *Ce que j'ai me semble de nul prix.*
„ *Je cherche ce qui toujours me fuit :*
„ *Et j'ai beau aiguiser mon désir,*
„ *Le fini ne peut pas s'assouvir.*
„ *D'infini. Ils sont deux ; et sans fin*
„ *L'homme restera de Dieu distinct ;*
„ *Et chacun doit rester bien à part,*
„ *L'un de l'autre ne peut être part.....* (1)

(1) Il n'est pas un traité de Ruusbroec où l'on ne trouve des affirmations aussi claires, nettes et catégoriques sur l'abîme qui sépare le Créateur de la créature. L'on peut donc trouver étonnant que Gerson ait pu accuser de panthéisme le saint religieux qu'il pouvait tout au plus accuser d'imprécision théologique. Le chancelier de l'université de Paris ne comprenait pas, qu'une fois emportée, par la contemplation, par-delà la raison, le langage reste humain et ne suit pas le mouvement de l'âme.

„ *L'on doit priser beaucoup, à bon droit,*
„ *La règle juste, l'ordre et la foi,*
„ *Car tout ce que l'Eglise a prescrit aux chrétiens*
„ *A de l'ordre et mesure et fait faire le bien* (1).
„ *Sans mesure, au Ciel, ni sur terre,*
„ *Rien de bon ne peut être ou se faire;*
„ *Car Dieu fit l'admirable nature*
„ *Avec poids, avec nombre et mesure.*
„ *Réglons donc notre vie de si juste façon*
„ *Qu'Il nous donne de voir* (2) *par delà la raison.*

---

(1) *Wise* et *onwise*, deux mots qui se trouvent souvent sous la plume de Ruusbroec et vérifient la pauvreté de mots abstraits chez notre contemplatif. Tantôt ils signifient la mesure et le démesuré, tantôt le limité et l'illimité; tantôt le contingent et l'absolu, tantôt le temporel et l'éternel. Surius a trouvé un joli mot latin équivalent : ce qui a un mode et ce qui est sans modes.

(2) Remarquez, dans ce désordre apparent, comme tout tient dans ce traité ultime du pieux vieillard du Vauvert. D'abord il nous fait parler les vraies et les fausses âmes dévotes (ch. I), puis il nous dit comment doit être une âme vraiment éprise de Dieu (ch. II). C'est dans l'Eucharistie que se scelle cette union qui est l'amour : voici donc comment elle doit se préparer à la recevoir (ch. III). Dieu répond â cette âme avide de le recevoir (ch. IV) et l'âme à son tour chante les premières effusions d'amour perçues (ch. V). Maintenant il va s'élancer dans les arcanes de la vie contemplative et bientôt le langage rythmé et rimé lui semblera une gêne et une chaîne. Aussi l'abandonne-t-il au bout de trois courts chapitres où il décrit ce qui retarde la contemplation (ch. VI), ce qui y mène (ch. VII) et ce qu'elle est (ch. VIII).

Remarquez aussi comment, avant d'entrer dans la voie unitive, l'auteur nous recommande de suivre les humbles pratiques de l'Église, suivies par le commun des fidèles. Rien que d'ordinaire pour arriver à l'extraordinaire.

CHAPITRE VI

Bien des gens se trompant se demandent pourquoi
Ils n'aperçoivent point Celui qui est sans loi.
C'est qu'en eux quelque chose empêche, je l'assure,
De contempler Celui qui n'a pas de mesure.
Ils ont le cœur multiple inquiet,
Veulent suprendre les secrets
Du prochain, ont mille soucis
Et des voisins et des amis
..... Et d'eux-mêmes n'ont aucun soin ;
Les richesses de Dieu ils ne les verront point.
Eh ! il est bon d'avoir quelque sollicitude,
Mais le trop est de trop..... d'où l'inquiétude.
Toujours sortir de soi ; cette vie extérieure,
Elle empêche vraiment la vie intérieure.
Ceux qui sont trop portés à cette vie des sens,
Ils ne peuvent trouver nul plaisir au dedans.
Au dehors, non prêts, paresseux,
En dedans, sans règle, saus feu.
Admettons que cela soit sans péché mortel,
Mais l'âme dégringole et reste loin du Ciel.
Qui s'occupe des sens, et de tout ce qu'il voit,
Il ne peut contempler Celui qni est sans loi.

CHAPITRE VII

De contempler veux-tu trouver le grand moyen ?
Mais suis donc de ce lieu le seul et vrai chemin :
A savoir, une claire et pure conscience,
Et d'une chaste vie la blanche innocence,

Et mettre dans ses mœurs l'ordre et l'honnêteté,
Et dans ses sens avoir de la sobriété ;
Réprimer la nature et ses instincts sauvages,
Et ne lui accorder que le juste et le sage,
Au dehors donnant à chacun ce qui lui revient et
[donnant suivant ses moyens au néceseiteux (1)
Et vides au dedans et sans phantasmes creux,
Le regard élevé vers la Chose éternelle,
Simple pourtant, tranquille en la paix très réelle
Que ne peut déranger l'insulte ni l'injure,
Un amour d'union, profond, sans mesure ;
Une dévotion montant comme une flamme,
Une âme amoureuse et désireuse d'être avec Dieu
[pendant l'éternité,
L'abnégation et la renonciation, en la très libre
[volonté de Dieu, de toute propriété,
Dans l'unité d'esprit unir les jeux de l'âme,
Bénir Dieu, le louer, l'aimer et le servir dans une
éternelle couvenance.....
Si de ces vertus-là tu sens les ardeurs vives,
Tu pourras espérer la vie contemplative.
Si vous vivez fidèle à vous-même, à Lui
Vous le contemplerez dès que sa face a lui.

CHAPITRE VIII

Contempler est savoir qui n'a point de mesure,
Qui dépasse toujours la raison, la nature ;

---

(1) Le rythme commence à craquer. Le contemplatif va s'envoler et se dégage de son habit trop étroit et trop lourd.

Il ne peut condescendre à ratiociner
Et la raison ne peut le vaincre ou régenter.
Savoir clair, sans mode, où comme un pur miroir
L'éternelle splendeur de Dieu se laisse voir.
Ce Sans-mesure il va, toujours déconcertant
Notre idée ordinaire et nos raisonnements.
Ce Sans-mesure n'est pas Dieu,
Mais il est la clarté par laquelle on le voit.
Eclairés par en haut ceux qui marchent en lui,
En lui trouvent quelque chose d'indéfini.
Sans-mesure, au-dessus mais non pas sans raison,
Perçoit tous les objets sans admiration.
Admirer est propre aux choses qui sont d'en bas,
La vie contemplative, elle n'admire pas.
Sans mode voit, mais ne sait pas,
C'est au dessus de tout, tant ceci que cela,
Que la rime, à présent, s'en aille à la dérive,
Je vais élucider la vie contemplative.

CHAPITRE IX

Veux-tu découvrir en toi la vie contemplative? Lors tu dois passer par delà la vie sensitive, et là, dans ce point élevé de ton être, orné de toutes les vertus dont je viens de parler, louant Dieu avec actions de grâces amour et respect, gardant ton intelligence nue et dépouillée de toute image sensible, tu tiendras ton intellect ouvert, incliné vers la vérité éternelle; et ton esprit, comme un pur et vivant miroir, étalé en face de Dieu, sera prêt à recevoir la divine ressemblance.

Vois, voici que paraît une lumière intellectuelle, que ni le sens, ni la raison, ni la nature, ni l'analyse la plus aiguisée ne peut comprendre. Cette lumière nous donne en Dieu la liberté et la force. Elle est supérieure et plus hautes que toutes les choses naturelles que Dieu a créées, car elle est perfection et sublimation de la nature, étant entre nous et Dieu un lumineux contact (1). Cette lumière se réfléchit clairement dans notre esprit nu et dépouillé d'images sensibles comme dans un vivant miroir. Cette lumière exige de nous la ressemblance et l'unité avec Dieu dans le vivant miroir de nos idées nues. Et c'est ainsi, dans le vivant miroir de notre esprit pur que

---

(1) De cette vie suprasensible et de cette lumière intellectuelle, voici ce que pense saint Thomas :

“ L'homme peut être élevé, même dans l'état actuel de nature „ déchue, à cette contemplation naturelle aux anges et au- „ dessus de la nature de l'homme, par un secours extraordinaire „ de la grâce, comme il arrive dans les contemplatifs, qui sont „ jugés dignes de recevoir des révélations divines, grâce qui fut „ accordée à plus forte raison à Adam dans l'état d'innocence. „ (Thom. in 2, dist. 23, q. 2, a. 1. et ailleurs — q. 18, *de Veritate* „ art. 2.) — Adam, dans l'état d'innocence, où la grâce était „ plus parfaite, connaissait Dieu par une inspiration intérieure, „ qui était un rayon de la divine Sagesse imprimé dans son „ entendement, et non pas une idée prise de créatures. „

Voici l'opinion de Bossuet :

“ On met en question s'il peut y avoir un pur acte d'intelli- „ gence degagé de toute image sensible ; et il n'est pas incroya- „ ble que cela puisse être, pendant certains moments, dans les „ esprits élevés à une haute contemplation, exercés durant un „ long temps à tenir leur sens en règle : mais cet état est fort „ rare. *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. III, § 14.

Dieu vit en nous avec ses grâces et que nous, nous vivons en lui par nos vertus et nos bonnes œuvres. Dans ce vivant miroir, nous sommes semblables à notre archétype éternel qui est Dieu, car nous vivons d'une vie conforme à l'éternelle Providence.

Cette lumière éclate extérieurement en ressemblance et nous traîne intérieurement en l'unité; nous en avons la perception par delà toute raison, dans ce haut sommet de l'esprit pur et nu et tourné en dedans.

C'est là que nous entendons la vérité de Dieu qui parle à l'esprit : " Contemple-moi comme je te „ contemple; et connais-moi comme je te connais; „ aime-moi comme je t'aime; emploie-moi comme je „ t'emploie; et comme je suis à toi tout entier, sans „ parties et tout à la fois, je veux que tu sois à moi, „ tout entier, indivisé et tout à la fois.

„ De toute éternité, je t'ai vu, avant toute création, „ en moi, et un avec moi, et comme je me vois moi-„ même. Là, dans cette préscience divine, je t'ai „ connu, aimé, appelé et choisi. Je t'ai créé à mon „ image et à ma ressemblance. J'ai pris une nature „ semblable à la tienne et dans elle imprimé mon „ image, afin que tu sois une avec moi, sans intermé-„ diaire dans la gloire de mon Père. J'ai créé mon „ âme avec toutes ses puissances, je l'ai remplie de „ tout don, afin que je pusse servir et obéir à mon „ Père et votre Père, à mon Dieu et votre Dieu, dans „ l'humanité qui est commune à tous deux, et cela „ aussi loin que je pouvais le faire et jusques à la

„ mort. Et de la plénitude de mes grâces et de mes
„ dons, j'ai rempli ton âme et ta puissance afin que
„ tu me sois semblable, et par ma vertu, par mes
„ dons tu puisses servir, remercier et louer notre
„ Dieu éternellement, sans fin. „ (1)

Vois-tu, tous nous sommes donc un avec Dieu dans notre archétype éternel, qui est la sagesse de Dieu et qui assuma la nature de nous tous. Et bien que par l'assomption de notre nature, nous soyons un avec Dieu dans notre type, nous devons encore, l'imitant et lui ressemblant en grâces et vertus, trouver une nouvelle unité en Dieu dans notre éternel exemplaire qui est Dieu lui-même.

C'est ainsi que fut et qu'est élevée l'humanité de N.-S. J.-C., et une avec la sagesse de Dieu. Et son âme et toutes ses facultés étaient remplies et sont remplies de la plénitude de tous les dons. Et il nous

---

(1) Tout ce discours est une admirable et amoureuse paraphrase de la fameuse prière de Notre-Seigneur, en Saint-Jean, ch. XVII, 20-26.

" Que tous ne fassent qu'un, voilà la prière que je vous adresse. Comme vous êtes en Moi, ô mon Père, et comme Moi-même je suis en Vous, que ceux-ci également ne fassent qu'un en Nous, afin que le monde ait la foi que c'est Vous qui m'avez envoyé ! La lumière que vous m'avez donnée à Moi-même, je la leur ai donnée à eux, afin qu'ils soient un, — comme nous-mêmes, nous sommes Un.

„ Moi en eux et Vous en Moi ! Qu'ils se fondent ensemble dans une telle union que le monde reconnaisse, à ce signe, que c'est Vous, ô mon Père, qui m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, eux aussi, de ce même amour que vous avez pour Moi. „

est comme une fontaine vivante, dont nous recevons tout ce qui nous est nécessaire. Et il parle lui-même :

“ Mon père m'a envoyé vivre Dieu et homme, pour chacun qui me désire. Ma bien aimée choisie entre toutes, remarque bien que je suis entièrement tien. Je t'ai vivifiée, enseignée, instruite, et je suis mort pour toi, je t'ai offerte à mon Père avec ma mort, et j'ai payé ta dette avec mon sang sacré. Je suis ressuscité glorieusement de corps et d'âme, afin que tu puisses ressusciter glorieusement de corps et d'âme, au dernier jour, et contempler ma gloire et la gloire de mon Père éternellement, sans fin. Je suis monté à la droite de mon Père, par dessus tous les chœurs et tous les ordres des anges et des hommes; et j'ai, à chacun, préparé sa place d'aprés sa valeur et les mérites de ses vertus et de sa vie. Et je redescendrai au dernier jour, dans ma gloire, avec mes anges et mes saints; et je jugerai chacun, les bons et les mauvais, selon leurs mérites et en toute justice.

„ Remarque bien, ma chérie, que j'ai fait en plus pour toi. Je t'ai donné et laissé ma chair et mon sang vivant en nourriture et en breuvage, et avec un goût paradisiaque et pénétrable, dans la mesure où chacun désire, goûte et apprécie. Ton désir et ta vie sensitive, je les ai nourris et remplis de mon corps glorieux et martyrisé. Ton amour et ta vie raisonnable, je les ai nourris et remplis de mon esprit et de tous mes dons et de tous mes mérites, par lesquels je plais à mon Père. Ta contemplation et l'élévation de ton esprit, je les ai nourries de ma personne, de

telle sorte que tu vis en moi, et moi, Dieu et homme, je vis en toi, en similitude de vertus et unité de fruition.

„ Mon père et moi, nous avons rempli ce monde de notre esprit, de nos dons, de nos sacrements, selon que chacun le désire ou le requiert. Homme, regarde qui je suis, comme j'ai vécu pour toi et comme je t'ai servi, et comme j'ai souffert pour toi, et ce que je t'ai promis : sois reconnaissant et réponds à tout cela suivant tes forces. „

CHAPITRE X

“ O Seigneur, soyez-moi propice ; je ne suis rien, et je n'ai rien, et je ne puis rien sans votre secours et votre miséricorde.

„ Je vois bien, à la lumière de ma nature, que vous êtes le Créateur et le Seigneur au ciel et sur la terre, et de toutes les créatures. Je vois et je crois à la lumière de la foi chrétienne, tout ce que la foi m'enseigne ; et je désire accomplir votre loi et vos commandements en toutes manières, d'après mon pouvoir, avec le secours de votre aide et de votre miséricorde. Seigneur, cela est propre à tous vos membres et à tout chrétien qui sera sauvé. Seigneur, vous désirez mon esprit de l'intérieur, que je vous voie comme vous me voyez et que je vous aime comme vous m'aimez „ (1).

---

(1) A mon avis, cette réponse de l'âme devrait faire corps avec le précédent chapitre.

. . . .

Maintenant, comprends-moi bien. Un homme bon et intérieur qui se recueille en lui-même, libre et vide de toute chose terrestre, le cœur ouvert, en haut, avec révérence, vers l'éternelle bonté de Dieu, à cet homme et de ce côté s'ouvre le ciel fermé ; et de la face de la divine Charité descend une lumière rapide, comme un éclair, dans ce cœur ouvert ; et l'Esprit du Seigneur parle dans ce cœur ouvert et aimant : " Je suis tien et tu es mien ; j'habite en toi et tu vis en moi ".

Dans cette rencontre de la Lumière et des cœurs sont la joie et le bien-être de l'âme et du corps telles, dans ce cœur surélevé, que cet homme ne sait vraiment pas ce qui lui est arrivé, ni comment il peut continuer à vivre : et cela s'appelle : jubilus ; cela que personne ne sait exprimer par des mots, que personne ne peut comprendre avant de l'avoir ressenti. Voilà ce qui vit dans le cœur aimant qui est ouvert à Dieu et fermé aux créatures. Et de la vient la jubilation, c'est-à-dire un amour cordial, une ardente flamme accompagnée de dévotion, de reconnaissance, d'amour et de vénération éternelle vis-à-vis de Dieu. Mais celui qui ressent cette douceur, qui y demeure, qui y cherche sa complaisance et qui, en même temps, ne remercie ni n'aime pas Dieu, celui-là est terriblement trompé.

Voilà le premier degré et le plus bas, comment Dieu se montre dans la vie contemplative. C'est pour

cela que je veux donner une grossière comparaison à ceux qui ne l'ont jamais gravi.

Prends un miroir qui est courbe comme une écuelle et mets là dedans des matières sèches et inflammables, et tiens ce miroir dans la direction des rayons solaires : ces matières sèches, à cause de la chaleur du soleil et de la courbure du miroir, prendront feu rapidement. Ainsi dans ton intérieur, si tu as ton cœur ouvert, élevé respectueusement jusqu'à Dieu, sitôt la lumière de ses miséricordes illumine cette âme ouverte, purifie sa conscience et brûle, dans le feu de cet amour divin, toutes les insuffisances qui sont dans cet homme.

Vois-tu, c'est la le plus infime degré de la vie contemplative, celle que l'on mène avec pureté de cœur, un regard élevé, un amour sensible, avec action de grâces et amour, avec dévotion et désirs, en présence de la divine majesté de Dieu [1].

---

(1) Le Jubilus dont parle Ruusbroec semble se confondre avec les consolations premières, la dévotion sensible, les joies pieuses que connaissent tous les néophytes à l'issue de la vie purgative. Cette jubilation, véritables dragées que Dieu donne aux non-sevrés dans la vie mystique, est comparée par Thomas a-Kempis au cheval : il galope facilement, dit-il, celui que porte la grâce de Dieu.

De cette entrée en matière, de cet avant-goût du festin spirituel, il faut lire avec quel dédain et quel superbe mépris traite l'école espagnole. Saint-Jean de la Croix ne s'en occupe que pour nous demander de n'en faire aucun cas, — *Montée du Carmel,* premiers chapitres. — Sainte Thérèse est plus indulgente et analyse plus délicatement :

" Il me semble que l'on peut donner le nom de contentements

Après cela vient le second degré de la vie coutemplative. Ceux qui, dans l'humble pureté de leur âme, sont élevés par l'amour et le respect qu'ils portent à Dieu, ceux-là sont en la présence de Dieu à découvert et sans intermédiaires. Et de la face du Père émane une lumière simple qui illumine cette âme des idées nues et non imagées, qui est élevée au-dessus du sens, au-dessus des images, au-dessus de la raison et sans raison dans la suprême pureté de l'esprit. Cette lumière n'est point Dieu, mais elle est intermédiaire entre ces idées voyantes et Dieu.

Cette lumière est appelée la coruscation de Dieu ou l'esprit du Père. Dans cette lumière, Dieu s'aperçoit comme simplement, non d'après des distinctions

---

aux sentiments dans lesquels nous entrons par notre méditation et nos prières. Car, encore que nous ne puissions rien sans l'assistance de Dieu (ce que l'on doit toujours présupposer), ce sont des fruits de nos bonnes œuvres, nous les acquérons, en quelque sorte, par notre travail, et avons sujet de nous réjouir de l'avoir si bien employé. Mais, si nous n'y prenons garde, nous sommes, en plusieurs rencontres, touchés de ces mêmes contentements dans des choses purement temporelles ; comme par exemple, s'il nous arrive une grande succession, à quoi nous ne nous attendions pas ; si nous revoyons une personne que nous aimons, dans le temps que nous l'espérions le moins... J'ai vu, pour de semblables sujets, répandre quantité de larmes et j'en ai quelquefois répandu moi-même. Or, on ne peut douter que ces contentements, que je ne saurais blâmer, ne soient naturels ; et il me semble que ceux que j'ai dit que l'on reçoit dans l'oraison le sont aussi quelquefois, mais plus nobles, parce qu'encore qu'ils aient commencé par nous, ils se terminent à Dieu. „

Château de l'âme, 4e demeure chap. 1.

ni d'après le mode des personnes, mais dans la nudité de ses natures et substances. Et dans cette lumière, l'esprit du Père parle à ces idées élevées, pures et non imagées : regarde-moi, comme je te regarde. En un instant s'ouvrent ces yeux simples et purs, grâce à la lumière simple que verse le Père, et ils voient la face du Père, c'est-à-dire la substance ou la nature de Dieu, dans un regard simple, par delà la raison et sans préalables considérations.

Cette lumière et cette vision divine donnent en même temps à l'âme contemplative la conscience certaine qu'elle voit Dieu dans la mesure où l'homme peut le voir tant qu'il est dans l'état mortel. Afin que tu puisses bien me comprendre, je vais te donner une comparaison prise aux sens. Quand tu te trouves dans un clair soleil, et si tu détournes alors tes yeux de tout objet coloré, de tout objet éclairé ou séparé, suivant simplement du regard la lumière et les rayons qui émanent du soleil, tu es conduit à cela même qui est le soleil. De même, si tu suis les rayons qui de la face de Dieu viennent éclairer le pur regard de ton âme, ils te mèneront à la source de ton essence créée : là tu ne trouveras rien d'autre que Dieu seul [1].

---

(1) Encore un coup, comparons sainte Thérèse avec le prieur de Vauvert :

“ Lorsque Dieu nous fait la grâce de le chercher dans nous-
„ mêmes, nous l'y trouvons plus tôt sans doute que dans les
„ autres créatures, comme saint Augustin dit l'avoir éprouvé.
„ Et ne vous imaginez pas, mes sœurs, que ce soit par l'enten-

Suit alors le troisième degré de la vie contemplative. Ce mode de contemplation est appelé : spéculatio, c'est-à-dire voir dans un miroir. Car l'intelligence d'un contemplatif est un miroir vivant, où le Père avec le Fils infusent leur esprit de vérité ; afin que la raison de cet homme soit éclairée et connaisse sous les manières, les formes, les images et les ressemblances toute vérité qu'il est possible de connaître. Mais, le mode dont nous voyons la Face de Dieu, par delà la raison et sans raisonnements, dans l'esprit pur et par des idées non imagées, celui-là aucune considération et aucun raisonnement ne sait l'expliquer. Car de même que l'aigle royal peut fixer le soleil sans que ses yeux clignotent, grâce à la fermeté de son regard, de même aussi les yeux de la chauve-souris doivent clignoter et se

---

„ dement que cette recherche se fasse en tâchant de penser
„ que Dieu est en nous, ni par l'imagination en nous représen-
„ tant qu'il y est. C'est une excellente manière de méditer, parce
„ qu'il est vrai que Dieu est en nous, et chacun peut en user
„ avec son assistance. Mais il y a grande différence entre cela
„ et ce que je dis, qui est qu'il arrive quelquefois qu'avant que
„ nous pensions à élever notre esprit à Dieu, nos puissances
„ sont déjà dans le chateau sans que nous sachions par où
„ elles y sont entrées, ni comment elles ont ouï la voix de ce
„ souverain pasteur, ne l'ayant pu entendre de nos oreilles,
„ puisque nous n'entendons alors aucun son, mais sentons
„ seulement au dedans de nous un grand et agréable recueille-
„ ment, comme ceux qui l'ont éprouvé peuvent le témoigner, et
„ je ne saurais mieux l'exprimer pour tâcher de vous le faire
„ comprendre. „

Château de l'âme, 4e demeure, § 2.

fermer dans la lumière du soleil, grâce à la faiblesse de ses yeux et de sa vue.

Cet œil de l'âme simple et clair, élevé par delà la raison et sans raisonnements, voit toujours la face du Père, comme font les anges qui nous servent; parce que cet œil de l'âme simple et clair n'a devant lui aucune autre image que Dieu lui-même. Dans ce point élevé, il voit Dieu, et toutes les choses qui ne sont pas lui, pour autant qu'elles sont unes avec Lui, dans une vie simple; et cela lui suffit; et cela s'appelle contemplacio, c'est-à-dire voir Dieu en toute simplicité. Et de cette façon, cette puissance intellectuelle de l'âme peut être considérée comme un miroir vivant, puisque Dieu y demeure avec tous ses dons; et qu'il lui a donné son esprit de vérité; et que grâce à cette lumière divine, cet œil de la raison est éclairé si bellement qu'il peut reconnaître Dieu et les créatures de Dieu sous les formes, images et ressemblances, aussi profondément qu'il plaît à la volonté divine de lui manifester. Et cet esprit de Dieu commande à la raison, cette raison qu'il a éclairée, de régir et d'ordonner la vie sensitive en la modelant sur les commandements de Dieu et de l'Eglise, en lui faisant produire des actes de vertu, en faisant le départ des choses permises et défendues.

En second lieu, cet homme intellectuel qui a reçu de Dieu l'esprit de vérité, il marchera devant la face de Dieu, il règlera et ornera sa vie intérieure de toutes sortes de vertus, selon la très aimable volonté de Dieu. C'est ainsi qu'il méritera d'entendre cette

voix très douce qui parle à l'esprit et dit : " Regarde-moi, connais-moi comme je te connais. Examine-moi de très près, ce que je suis et qui je suis „.

A cette invitation se réjouit l'âme et toutes les puissances intérieures de l'homme ; et elle désire voir, comme elle est pressée et sollicitée par Dieu, avec des yeux intellectuels, éclairés et largement ouverts ; et Il se montre à l'âme dans le vivant miroir de son intellectualité, non tel qu'il est dans sa nature propre, mais dans des images et des ressemblances, c'est-à-dire autant que notre intelligence éclairée peut le saisir et le comprendre. Cette intelligence éclairée, que Dieu éclaire, elle perçoit clairement et sans erreur, dans ces images intellectuelles, tout ce que jamais elle a entendu dire de Dieu, ce que la foi en enseigne et même toute vérité qu'elle désire percevoir. Mais, cette image, qui est Dieu lui-même, bien qu'elle soit proposée devant elle, cette image, l'âme ne peut la comprendre ; ses yeux intellectuels clignotent en face de cette lumière incompréhensible. Toutefois, parce qu'elle est assagie et éclairée par l'esprit de vérité, elle voit Dieu dans ces images intellectuelles, comment il est puissance, sagesse, vérité, justice, bonté et miséricorde, pitié, richesse et mansuétude, vivante fidélité, consolation et douceur. Elle voit aussi la distinction des personnes divines, et que chacune est Dieu, et que chacune est égale en puissance, unité dans la trinité et trinité dans l'unité, et que leur nature est féconde, et la simple quiétude de leur essence, chaque personne, Dieu, et la divinité

dans leur commune substance. Parce que cette raison, qui est éclairée par l'esprit de vérité, voit Dieu dans son miroir sous autant de modes, formes et images qu'il lui est possible d'en cogiter et selon toutes les manières qu'elle désire.

A présent, cette force intellectuelle est sollicitée et invitée par Dieu à voir ce qu'il est et qui Il est. Et c'est pourquoi l'âme contemplative clame : “ Seigneur, montrez-nous cette face, sans images ou représentations, nue et dévoilée ; alors nous serons sauvés et cela nous suffira ! „ Et l'Esprit du Seigneur répond à l'âme éclairée : “ Regarde-moi, qui je suis ce que je suis. „ Alors se dilate cet œil intellectuel pour voir ce qu'il brûle de voir et pour répondre à l'invitation de Dieu. Cet œíl simple, avec un regard simple dans la divine lumière, voit Dieu dans un simple mode ; et cet œil simple et intellectuel le suit du regard et il voudrait connaître à fond et expérimenter, toujours dans la lumière de ce rayon divin, ce qu'est Dieu et qui Il est : mais en face de Notre-Seigneur, la raison avec ses raisonnements et considérations défaille et succombe. Et cette force intellectuelle de l'homme est élevée dans l'immesuré, son regard est sans mesure, c'est-à-dire sans mode, il n'est pas ainsi ou ainsi, il n'est pas ici ou là. Car l'Immesuré l'enveloppe, étend et élargit son regard : l'homme ne sait plus où il est et ne peut dire ce qu'il voit, parce que l'œil de l'âme est alors sans limites et sa vision illimitée lui échappe sans fin et sans retour. Ce qu'il voit, il ne peut le suivre ni le

percevoir, parce que ce qu'il voit est sans mesure et sans mode, et c'est pourquoi Dieu comprend et voit l'âme d'une manière autrement transcendante que l'âme ne le voit.

Vois-tu, cette manière de contemplation sans mesure est intermédiaire entre contempler dans les images et représentations intellectuelles et contempler dans la lumière divine, sans images dans la nudité de l'essence sans représentation [1].

CHAPITRE XIII

Suit ensuite le quatrième degré, qui est la perfection de la vie contemplative et parfait tous les actes du contemplateur. Ce degré ou mode est appelé l'exercice transcendant et illuminé de l'amour, selon la chère volonté de Dieu.

---

(1) Ce que Ruusbroec appelle tantôt " speculatio „, tantôt " contemplatio „ semble correspondre à ce que le B. Suzon appelle " connaissance du matin„. Il est difficile de ne pas citer, à ce propos, le joli passage suivant :

" L'âme en Dieu reste créature ; mais dans cet abîme de la divinité où elle se perd, elle ne pense pas si elle est où si elle n'est pas créature : elle prend sa vie en Dieu, son essence, sa félicité, tout ce qu'elle est ; et, se tenant ainsi fixée et immobile en lui, sans rien dire d'elle-même, elle se tait et se repose dans cet océan du bonheur infini, ne connaissant d'autre essence que celle qui est Dieu. Quand l'âme sait voir et contempler Dieu, elle sort pour ainsi dire de Dieu et se retrouve elle-même dans l'ordre naturel. C'est une connaissance de Dieu qu'on appelle " la connaissance du matin „, elle connaît un Dieu sans image, sans diversité, comme est Dieu en lui-même „.

Le livre de la Sagesse éternelle, ch. XXXII, trad. Cartier.

Ce degré de contemplation avec les actes qui en émanent est né de Dieu. Notre-Seigneur dit dans un de ses évangiles : “ A moins que quelqu'un ne soit rené de l'Esprit-Saint, il ne pourra ni voir ni entrer dans le royaume de Dieu. „

Le Saint-Esprit est une vivante fontaine dans laquelle les esprits amoureux sont captivés, dans laquelle ils vivent et demeurent; Il fait couler dans nos esprits la vivante eau de ses grâces, dans laquelle nous sommes purifiés de tous nos péchés; Il demeure en nous avec ses grâces et ses dons et, si nous passons une vie sainte et vertueuse, nous vivons en Lui. Cet esprit du Seigneur, que nous comparons à une fontaine vivante dans laquelle nous vivons d'une vie surnaturelle, fait jaillir dans notre être des sources d'eaux vives qui sont ses grâces, et ces sources s'épandent dans notre âme en dons nombreux : et ainsi vit-il et demeure-t-il en nous. Et il purifie notre âme avec son doigt, c'est-à-dire avec son souffle, et il nous dit : “ Aime-moi comme je t'aime et comme je t'ai aimée de toute éternité „. Cette voix et cette invitation intérieure sont si terribles à ressentir que tout est ébranlé dans un ouragan d'amour; et toutes les puissances de l'âme répondent et se disent entre elles : “ Aimons cet amour sans fond qui nous a aimé de toute éternité „. Le cœur s'éploie en désirs infinis, et les puissances sensorielles suivent ce courant et un sensible amour de Dieu apparaît.

Cette âme vivante, avec ses idées justes, ses reconnaissances intimes, son oubli et son dédain de tout

ce qui peut empêcher ou retarder l'amour de Notre Seigneur s'élève au-dessus d'elle même. Devant cet amour éternel défilent avec actions de grâces, avec amour, avec révérence, avec dignité, et l'esprit illuminé et la libre volonté. Tout ce qui naît de Dieu est Dieu et esprit. Cela est Dieu avec Dieu, un amour et une vie dans nos éternelles idées.

Et cela est aussi esprit et semblable à Dieu par la grâce et une amoureuse agglutination à Dieu. Cela est saint, fort et libre et triomphant de tout pour réaliser ses pratiques d'amour.

Et, entre ces deux termes : Être un, avec Dieu dans l'amour et semblable à Dieu par les grâces, l'amour est exercé de toutes les manières; car Dieu tâte et purifie notre âme et sollicite que nous l'aimions comme il nous aime, et son amour est sans limites, car cet amour est Lui-même; et notre amour à nous a des limites, et ainsi nous ne pouvons accomplir ce que son amour désire de nous; mais nous tombons en faiblesse, et notre amour devient immesuré et sans mode en face de cet amour divin [1].

---

(1) Le passage suivant du B. Suzon éclairera peut-être le texte de ce chapitre.

“ Le disciple fut ravi hors de lui-même et vécut douze semaines privé de ses sens extérieurs et de leurs opérations. Il ne savait plus s'il était dans le monde ou hors du monde, parce que, dans cette vision, il ne comprenait et ne sentait qu'un Dieu unique et simple, sans distinguer la multitude et la variété des créatures. „

Quand finit la vision, la divine Sagesse lui dit :

La Sagesse. – Qu'est-il arrivé, mon ami ? Où es-tu, et qu'as-tu compris ? Ne t'ai-je pas dit la vérité ?

Amour n'est ni froid ni chaud, ni clair ni sombre, ni nourriture ni boisson ; et il n'est chose au monde qu'on puisse comparer à l'amour. L'amour de Dieu vers nous, c'est une commotion et une purification spirituelles, où Il distribue ses grâces et dons parti-

---

LE DISCIPLE. — Oui. Seigneur, il est certain que je ne l'aurais jamais si bien comprise, si je ne l'avais pas éprouvée ; il me semble maintenant que je sais où tend et où aboutit la vie d'une âme qui est parfaitement renoncée en vous-même. Les sens saisissent beaucoup de choses distinctes, et l'esprit n'y voit en Dieu aucune différence.

LA SAGESSE. — Cela est vrai, parce que l'âme, par la voie du renoncement parfait, peut arriver à se perdre en Dieu avec un avantage infini ; à s'ensevelir dans la divine Essence, où elle ne se distingue plus de Dieu, qu'elle ne connaît plus par les images, la lumière et les formes créés, mais par lui-même. Maintenant, tu crois comprendre Dieu lorsque tu le nommes Esprit Suprême, Intelligence très pure, Essence, Bonté, Vertu, Amour et Bonheur ; mais tu es plus éloigné de comprendre Dieu que la terre n'est éloignée du ciel.

Il n'y a qu'en arrivant au centre de la Divinité, qui est l'unité de toutes choses, qu'on pénètre et qu'on comprend Dieu sans le comprendre, parce qu'on le comprend d'une manière incompréhensible, et que l'âme ne se distinge plus de Dieu : mais tu es incapable de ce changement merveilleux où l'âme, dans l'abîme de la Divinité, se transforme dans l'unité de Dieu pour se perdre elle-même et se confondre avec lui, non quant à la nature, mais quant à la vie et aux facultés.

Livre de la Divine Sagesse, chapitre XXXII, trad. Cartier.

Il faudrait également comparer et citer ce qu'a dit sainte Thérèse en ses derniers chapitres du *Château de l'Ame*, sur l'oraison d'union, mais il faut savoir se borner.

En résumé, la théorie du mystique flamand peut se mettre sous ces quatre têtes de chapitre :

a) Premiers appels ; *b*) Dieu vu dans les créatures ; *c*) les créatures perçues en Dieu ; *d*) l'union divine.

culiers, dans la mesure où chacun est capable de vivre ces vertus (1).

CHAPITRE XIV

Il est quatre modes d'aimer, où se trouve toute sainteté. Le premier est de précepte et il appartient aux amis. Le second est de conseil et il appartient aux âmes éclairées qui vivent d'après les conseils de Dieu. Le troisième n'est ni dans les commandements ni dans les conseils, il appartient aux fils de Dieu, ceux qui souffrent l'action de Dieu dans l'amour nu. Le quatrième consiste à être un avec Dieu dans l'amour.

Maintenant comprends-moi bien. La première manière d'aimer, c'est craindre et aimer Dieu par-dessus toute chose et lui obéir et croire en la sainte Église comme un bon chrétien, être vertueux et faire toutes sortes de bonnes œuvres. Ceux-là sont les amis de Dieu, qui lui plaisent dans le plus bas degré où l'on puisse vivre de la vie divine.

Vient ensuite la seconde manière d'aimer, celle où l'on vit en Dieu dans l'esprit et dans la vérité. Cela est lorsque ce brave homme, dont je viens de parler, plus aime et contemple Dieu qu'il ne fait de bonnes œuvres extérieures pour Dieu; dès lors, il est touché et invité par l'Esprit de Notre Seigneur à l'aimer toujours d'avantage; et plus il aime, plus il est

(1) Ces dernières lignes forment transition avec le chapitre suivant, ou mieux encore devraient être encadrées avec lui.

purifié. Et il arrive ainsi à sentir quelque chose de salutaire et d'immesuré, qui est d'aimer sans limites : grâce à cela et à ne regarder que ce mode d'amour, il devient un pur esprit et se colle à Dieu d'un amour sans mode; et il se vide à toute heure jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la vacuité. Et lors il sent de nouveaux attouchements et s'expulse de nouveau, jusqu'à ce que ses forces défaillent dans cet amour sans mesure. Et cela est aimer Dieu et en être aimé; car ce que l'amour est en lui-même, on ne peut pas le comprendre, mais telles sont ses opérations : amour donne plus qu'on ne peut recevoir et réclame plus qu'on ne peut payer.

L'attouchement pressant de l'amour est, dans l'âme, une flamme ardente du cœur qui désire; dans le corps, une commotion et une impatience ; dans l'esprit, un vautour affamé et consumant. Cette faim d'amour digère les œuvres de l'esprit en une vacuité simple de soi-même. Vois-tu, là commencent : et une contemplation intellectuelle et une amoureuse inclination dans une atmosphère douce et salutaire; là se parfait l'amour immesuré. Car, contempler intellectuellement et s'incliner amoureusement, ce sont là deux pipeaux célestes qui chantent sans besoin de notes et de ton; ils progressent sans retours et sans écarts dans cette vie éternelle; se tiennent en harmonie et d'accord avec tout le reste de la sainte Eglise, c'est le Saint-Esprit qui leur donne le vent qui chante en eux, et ils se trouvent entre l'amour sans mesure et l'amour nu et vide.

Suit alors le troisième mode d'aimer, élevé, illuminé, dans une fulguration de divine lumière. L'esprit est dans ce mode comme vide et nu et soulevé, par delà les œuvres, dans une compréhension simple et une affection dépouillée.

L'on ne travaille pas, mais l'on est travaillé par l'Esprit du Seigneur, et l'on est, à ne prendre que ce que l'on éprouve, soi-même la grâce et l'amour, et on les appelle les Fils de Dieu, ceux qui sont morts à eux-mêmes en Dieu, et ont immolé toute volonté propre dans la très chère Volonté de Dieu. Leur vie est cachée avec le Christ en Dieu, et ils sont entièrement et à nouveau nés de l'Esprit-Saint, fils choisis de l'amour divin : et par delà la grâce et les œuvres de la grâce, ils s'anéantissent et se fondent dans l'amour ; car ils sont transformés et supraformés en l'Esprit du Seigneur, comme un fer incandescent est supraformé et unifié avec le feu. Aussi loin que va le feu, il reste fer, et pourtant le fer ne devient point feu et le feu ne devient point fer, mais chacun conserve sa nature et sa substance. Ainsi l'esprit de l'homme ne devient point Dieu, mais il est déiforme et il se sent largeur, longueur, hauteur et profondeur et aussi loin que Dieu est Dieu, aussi loin l'esprit amoureux est uni à lui par l'amour.

Et par conséquent, le quatrième mode d'aimer est un état de vide, où l'on est uni à Dieu par un amour nu et dans une lumière divine, libre et vide de toute pratique amoureuse, par delà les œuvres et les exercices de piété ; simple et pur amour, qui consume et

et anéantit en lui-même l'âme humaine, de telle sorte que l'on ne songe plus ni à soi-même, ni à Dieu, ni à quelque chose de créé, rien qu'aimer ! ce qu'il goûte, ce qu'il ressent, ce qu'il possède dans la pure nudité ! (1)

Il se sent une largeur dans cet amour, qui est sans limite, qui comprend toute chose et demeure inrenfermable. Il se sent un avec l'éternelle longueur qui, sans commencement et sans fin, précédant et suivant toute chose créée est impondérable. Il se sent élevé avec Dieu dans une hauteur qui règne et

(1) Un autre mystique, saint Bonaventure, soucieux comme la plupart des thérapeutes d'envelopper sa doctrine d'un symbole scripturistique, remarque qu'il y a six degrés d'amour comme il y avait six degrés au trône de Salomon.

" On n'est pas parvenu à cet amour parfait du prochain, si „ l'on n'est parvenu auparavant au parfait amour de Dieu, pour „ qui seul le prochain est aimé, et doit être aimé ; et pour com- „ prendre la perfection dans l'amour de Dieu, il faut savoir „ qu'il y a six degrés par lesquels on y arrive successivement „ et peu à peu. Le premier, c'est la douceur ; le second, l'avidité ; „ le troisième, la satiété ; le quatrième, l'ivresse ; le cinquième, „ la sécurité ; le sixième, la tranquillité.

„ *Incendie de l'amour*, ch. II § 6. „

Et plus loin :

" Le sixième degré est la vrai et pleine tranquillité, dans „ laquelle l'âme goûte une paix si profonde, qu'elle semble „ endormie, et comme placée dans l'arche de Noé, tant rien ne „ saurait la troubler. Car qui peut inquiéter une âme que nul „ désir n'inquiète et que nulle crainte n'agite. Dans cette âme „ est la paix suprême, et là repose le vrai Salomon, parce que „ son trône est dans la paix... (*Ibid.*, § 8).

Cet extrait est donné dans le seul but de montrer que si l'ordonnance varie d'un voyant à l'autre, le fond du tableau reste toujours invariable ; la variété dans l'unité.

gouverne au ciel, sur la terre et en tous lieux. Il se voit aussi en profondeur et exalté dans une supra-essence qui est l'essence de Dieu. Là il se trouve une béatitude sans fond avec Dieu et tous ses saints, béatitude qui en Dieu est essentielle, en lui supra-essentielle. Cela est au-dessus de tout et en-dessous de tout; et cela est un fondement sans appui qui soutient sans soutien et Dieu et toutes les choses créées ; et cela n'est perçu par rien d'autre que par sa propre entité; et cela est à Dieu une connaissance quiète et essentielle, et à nous, une incogniscible non-science.

Et nous, là où nous connaissons et savons, là nous sommes heureux et unis à Dieu par l'amour; mais là où nous ne connaissons plus, là nous sommes avec Dieu une quiète béatitude qui dépasse notre essence créée : là nous sommes perdus dans l'extase, privés de tout sentiment, extériorisés dans notre béatitude supra-essentielle, en Dieu, par delà notre moi, dans un abîme sans fond qui est l'être de Dieu, que jamais n'émeuvent ni Dieu ni les créatures.

Par conséquent, nous comprenons une séparation et une différence, suivant notre raison, entre Dieu et la divinité, entre le travail et la quiétude.

Cette fécondité des personnes divines, trinité dans l'unité et unité dans la trinité, travaille toujours dans une vivante différenciation. Mais l'être simple de Dieu, parce que simple être, est ce en quoi repose d'un repos éternel et Dieu et les créatures : Là, quant à notre supra-essence, nous sommes tous dans

une béatitude sans limites, sans différences, béatitude qui, en Dieu est essentielle, en nous supra-essentielle ; là nous sommes par delà notre essence créée ; là nous sommes perdus dans l'extase, privés de tout sentiment, extériorisés dans notre béatitude supra-essentielle qui est sans limites et n'est perçue par rien d'autre que par sa propre entité.

Et bien que nous soyons tous, dans notre supra-essence et au-dessus de la nature, unis avec Dieu éternellement en repos et sans travail, nous sommes néanmoins aussi avec Dieu, la féconde trinité des personnes divines, vivante et agissante par delà et par-dessus toutes les choses créées. Nous nous comprenons une *vie* éternelle, ensemble avec le Père céleste qui est notre origine, qui nous a créés. Nous nous trouvons aussi une vivante *vérité* dans le Fils, qui est notre modèle, en qui nous vivons de la vie surnaturelle, nous tous créés séparément, ordonnés et connus éternellement dans sa divine et perpétuelle sagesse. Nous nous sentons aussi dans le Saint-Esprit, qui nous a aimés, de toute éternité a voulu que nous fussions ornés de tous les dons et que nous fussions un avec lui dans l'*amour*. Cet esprit nous envoie tout plein de grâces et de dons pour accomplir sa volonté par toutes sortes de bonnes œuvres et de bonnes actions, pour vivre suivant son très amoureux désir, pour suivre le Christ dans la mesure de nos connaissances et de nos puissances.

De même que le Père nous a envoyé son fils Jésus-Christ pour nous servir, pour vivre, pour mourir

pour nous, de même Jésus-Christ nous envoie son Fils et nous donne son Esprit, afin que nous vivions dans l'exercice de toutes les vertus, bonnes œuvres et charités. Ainsi sommes-nous des disciples si nous gardons sa loi et ses commandements, et l'amour mutuel, et la fidélité réciproque : ainsi pouvons-nous croître et nous perfectionner dans les grâces, les vertus, et faire ressembler notre vie à celle de Notre Seigneur Jésus-Christ; et ainsi croît en nous de plus en plus la grâce de Dieu, et la faim et la soif de la vertu et de la vérité, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire en parlant du commencement de la vie sainte (1).

---

(1) Ce chapitre XIV est simplement vertigineux. Il donne l'impression de l'ivresse ou de l'extase, cette ivresse, divine, dont a déjà parlé notre Ruusbroec et que décrit admirablement saint Bonaventure, dans son *Elixir d'amour*, 3e partie, chap. 4.

Pour trouver une page qui puisse soutenir la comparaison avec celles qu'on vient de lire, il faut chercher loin et chez les meilleurs. En voici une que j'emprunte à saint Bonaventure, celui que le moyen âge a baptisé " le docteur séraphique ".

" L'homme se change en Dieu alors qu'il choisit d'être haï, qu'il préfère d'aimer Dieu exclusivement, ne veut s'affecter que de ce qui concerne Dieu seul, se retranche et s'isole dans cet unique sentiment, ne se préoccupe absolument que de Dieu et n'éprouve d'autre soif que de voir le Seigneur son Dieu honoré par lui et par les autres.

„ O échange désirable! Car celui-là a certainement échangé les plaies du péché contre celles du Christ, l'infection de son esprit contre la bonté de Dieu, sa bassesse contre la majesté divine, sa méchanceté contre la clémence de Dieu, l'amertune du cœur contre la douceur du Créateur. Car il est tout en Dieu et ne cherche rien que Dieu. Son cœur est plein de Dieu; il se dépouille et revêt Dieu. Par Zéle pour Dieu, il se fait la guerre

CHAPITRE XV

Bien plus, comme cet Esprit du Seigneur nous inspire de vivre entièrement dans la vertu et les bonnes œuvres, de même, intérieurement, il nous attire à des exercices internes; et il nous sollicite, et il nous ordonne de remercier Dieu, de le louer, de l'aimer et de l'honorer perpétuellement et de plus en plus, comme je l'ai enseigné auparavant.

à lui-même comme à un cruel ennemi. Si tel est le caractère de cet échange, pourquoi tardes-tu de le consommer, mauvais serviteur, infidèle esclave, inutile créature ?

„ Prenez garde d'y procéder avec torpeur, le cœur pesant, la poitrine inquiète, l'esprit insensible. Il faut plutôt y apporter une âme avide, une intention fervente, un amour immense, surtout qu'il n'y a rien de plus utile à l'homme, de plus noble. Si donc vous vous dépouillez de vous-mêmes et, par ce moyen, entrez en Dieu, prenez garde que, de quelque façon que ce soit on ne puisse vous rencontrer hors de lui. Et si, par négligence ou par quelque infirmité d'esprit il vous arrive d'en sortir, retournez-y aussitôt avec larmes suppliez-le avec instances de vous pardonner, de daigner recevoir un esclave fugitif, et alors prenez en votre cœur la ferme résolution de ne plus en sortir : Je ne dis pas, néanmoins, de former un tel engagement qui pût vous entraîner à une nouvelle faute, car nous sommes fragiles et inconstants. Mais en fusiez-vous sorti mille fois, il faut revenir autant de fois à Lui. „

Elixir de l'amour divin, 3e partie, ch. 2, §§ 2 et 3.

C'est bien la même idée et c'est bien le langage d'un amoureux, mais qui osera nier que le mystique de Vauvert, presque inconnu et profondément oublié même par ses compatriotes, même par ceux dont c'est la vocation d'étudier le mysticisme, plane plus haut que le fameux biographe de saint François ?

Et puisque j'en suis à citer et à comparer deux amoureux, qu'on ne permette encore de citer quelques lignes de Bonaventure simplement à titre de document sur le langage de la

Et plus nous le connaissons et plus nous l'aimons, plus nous désirons le connaître et l'aimer, et ainsi nous dépassons et sortons de la vie sensitive. Cet Esprit du Seigneur nous tire à l'intérieur de nous-mêmes et nous fait voir l'aspect de cet amour, et nous rend libres et vides, indifférents à ce que les choses nous soient propices ou contraires, nous

---

passion chez un italien, et pour qu'on ne me reproche pas de tricher.

“ O aimables plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Car comme je m'y glissais pour ainsi dire les yeux ouverts, mes yeux même furent remplis de sang; et ainsi n'apercevant rîen d'autre, j'ai commencé a entrer, tâtant de la main, enfin je suis parvenu jusqu'au fond des entrailles de sa charité, elles m'ont enveloppé de toutes parts et je n'ai pas pu rebrousser chemin.

„ C'est pourquoi j'y s'éjourne, je me nourris des aliments dont il se nourrit et je m'y enivre de son breuvage. Là si abondantes sont mes délices que je ne puis, je ne saurais les raconter. Et celui qui fut jadis dans un sein virginal pour les pécheurs daigne maintenant me porter, moi son esclave, dans ses entrailles. Mais je crains beaucoup que le terme de la gestation n'arrive et que je ne sois déchu des délices dont je jouis. Toutefois s'il m'enfante, il devra certainement comme une mère m'allaiter de ses mamelles, me soulever de ses mains, me porter dans ses bras, me baiser de ses lèvres, me réchauffer dans son sein. Ou bien, à coup sûr, je sais ce que je ferai. Aussi souvent qu'il m'enfantera, comme je sais que ses plaies sont toujours ouvertes, par elles je rentrerai dans ses entrailles et je réitérerai autant de fois qu'il sera nécessaire pour que je sois incorporé à lui d'une manière inséparable.

Ibid., 1re partie, ch. 1er, § 4.

Comme cette lecture évoque la célèbre apostrophe de Musset:

> Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
> C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer!...
> Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
> Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux!

donne l'entièreté de ses grâces et nous apprend à pratiquer un exercice d'amour plus parfait, c'est-à-dire la contemplation mutuelle de Dieu et de l'homme, se goûter et se connaître mutuellement, se plaire et se complaire, se fondre et se volatiliser dans l'amour.

Car Dieu se donne à nous, mais nous ne pouvons pas le comprendre. De Lui découlent en nous de si nombreux dons pour l'âme, pour le corps, pour le cœur, pour le sens, en un mot, partout !

Nous goûtons et sentons la consolation et la douceur de son amour. Il mange et boit avec nous et nous avec lui. Cela est par dessus la compréhension des sens. Plus nous mangeons, plus nous désirons, plus nous buvons, plus nous avons soif, mais l'amour paie l'écot. Les propres dons de Dieu et consomment et nourissent, car ils sont eux-mêmes nourriture et boisson. Ils débordent et remplissent tous nos vases : et pourtant il nous reste toujours une mystérieuse faim et soif ; car nous soupirons et bâillons vers ce bien qui est l'amour même, au-dessus de tous les dons, sans mesure. Voilà la manière dont l'Esprit de Dieu se donne à nous, puissions-nous le comprendre !

Il nous attire aussi à l'intérieur de lui-même et exige que nous soyons un en lui dans l'amour. Et toutes les paroles de J.-C. peuvent se réaliser. Et Il désirait et il priait son Père céleste, afin que nous devinssions un avec lui et avec son Père, de la même façon qu'il était lui-même, dans son humanité, un avec Dieu le Père dans l'amour, un père non par la nature, mais par la grâce. Et Il désirait et voulait

aussi que nous fussions là où il est, afin que nous vissions la gloire et l'honneur qui lui ont été donnés par son Père Céleste.

Dans ces paroles, tu remarqueras six choses que nous allons considérer avec soin, parce que là dedans consiste la plus haute connaissance entre nous et Dieu.

La première est comment nous sommes un avec Dieu dans l'amour et dans l'Esprit Saint. Le second point, comment nous sommes autre chose que Dieu dans les grâces et vertus. Le troisième, comment nous nous unissons à Dieu par delà notre être. Le quatrième point, comment nous demeurons en nous-mêmes et ne pouvons nous élever au-dessus de notre être. Le cinquième, comment nous sommes dans notre être, assoiffés et ne pouvons comprendre Dieu. Le sixième, comment nous sommes, par delà notre être, saouls et surabondants et heureux dans l'éternel amour.

Observe bien avec attention ces six points ; je vais te les dénouer et expliquer.

Remarque maintenant et vois, nous sommes une vie en Dieu, en notre prototype naturel, au-dessus de notre être créé. Nous sommes aussi une seule nature humaine, en laquelle Dieu a imprimé son image de la Trinité et que, par amour, il a revêtue, de telle sorte qu'il est avec nous Dieu et homme. Et cela tous les hommes l'ont reçu en même temps, tant les bons que les mauvais ; car c'est là la noblesse et la

grandeur de notre nature. Et avec cela, nous ne sommes ni saints ni heureux.

Mais quand la grâce et les vertus nous élèvent et nous amènent au vide nu et quiète de notre esprit, vide dans lequel Dieu règne, là nous nous trouvons un avec Dieu et tous ses saints et là aussi nous sommes tous consommés dans un amour qui est Dieu lui-même, le principe et la source de notre vie éternelle.

Ensuite, nous sommes différenciés de Dieu et ne pouvons point nous unifier avec lui, mais éternellement demeurer autre chose que lui, c'est-à-dire quand nous restons dans notre être, chacun demeurant une personnalité distincte. Et là Dieu nous a fait dans notre pure nature, semblables à lui, selon la mesure de nos puissances supérieures ; mais cette ressemblance que Dieu nous a donnée à tous indistinctement, elle ne nous rend ni saints ni heureux ; mais les grâces et les dons de Dieu, qui descendent d'en haut sur nous, ceux-là nous font une vie vertueuse, et ainsi Dieu vit en nous et nous en lui. Et ainsi nous sommes semblables à Dieu, au-dessus de notre nature, et ainsi nous demeurons semblables à Dieu en grâces et en gloires.

Vient après le troisième point, comment nous sommes un avec Dieu, par delà notre être, et comment dans notre être, nous lui restons perpétuellement semblables. Et cela nous est enseigné par le contact de Dieu, qui éclaire notre raison, et nous extériorise, et nous sollicite à mener une vie vertu-

euse, et nous attire en nous-mêmes et nous commande de nous unir à Dieu. Et si nous obéissons également à ces deux solliciteurs, nous vivons selon la très chère volonté de Dieu. Et ce contact est un intermédiaire éternel et vivant entre Dieu et nous, de telle sorte que nous demeurons éternellement, dans notre être, semblables, et par delà la ressemblance, un avec Dieu.

Après cela vient le quatrième point. Par l'attouchement de l'Esprit-Saint, nous sommes en même temps remués à l'intérieur et nous gagnons un insatiable désir et un goût affamé que ni la raison ni aucun être créé ne peuvent ou comprimer ou rassasier. Car cet esprit de Dieu presse notre esprit à sortir de nous-mêmes pour nous donner en Dieu et aussi à comprendre et renfermer Dieu en nous : et ces deux choses nous sont impossibles. Car nous ne pouvons sortir de nous-mêmes pour entrer en Dieu et perdre notre nature et, par conséquent, nous devons éternellement demeurer des êtres différents de Dieu et des êtres créés ; car aucune créature ne peut se transformer en Dieu, ni Dieu en sa créature. Nous ne pouvons non plus comprendre en nous Dieu, car il est grandeur sans limites. Egalement, nous ne pouvons le suivre où le raconter, car Il est longueur sans bout, profondeur sans fond, hauteur au-dessus de tout ce qu'il a créé.

Mais ce qui est impossible à nous est bien possible à lui ; parce que là où notre esprit et nos forces défaillent à leur besogne, là, travaille l'Esprit de

Notre-Seigneur, par delà nos forces et par delà nos œuvres ; et là nous sommes mus par l'Esprit de Notre-Seigneur et nous laissons faire ses œuvres par delà nos œuvres : et dans cette réceptivité, nous le comprenons et nous en sommes compris.

Dans nos œuvres propres, nous défaillons toujours et nous ne pouvons le comprendre ; mais, par delà nos actions, là où Lui travaille et nous laissons faire, là nous le comprenons en laissant faire ses œuvres par delà nos œuvres : et cela est comprendre Dieu d'une manière incompréhensible, c'est-à-dire passivement et en ne le comprenant pas.

Vient ensuite le cinquième point, qui nous parfait dans l'exercice de l'éternel amour, comme je l'ai déjà dit, c'est-à-dire que par delà notre activité, nous sommes mis en mouvement par l'esprit de Notre-Seigneur ; là, nous sommes vides de nous-mêmes et de toute créature, et unis à Dieu en l'amour. Mais entre nous et Dieu, cette unité se renouvelle sans arrêt ; parce que l'esprit de Dieu est à la fois éployant et concentrant, et il remue et attouche notre esprit et nous presse de vivre la très chère volonté de Dieu. Et il prie d'aimer Dieu comme Il le mérite.

Ce contact, qui nous relie à Dieu, ce n'est point par lui que nous arrivons. Ce qu'est ce contact, dans son fond, et ce qu'est amour en soi, nous ne pouvons le savoir. Où nous nous épuisons à travailler, nous recommençons à nouveau, parce que les dons de Dieu ne nous permettent pas de rester les mains vides. Cette effusion du Saint-Esprit nous rend

riches, remplit nos vases avides avec ses dons divins, avec une nourriture éternelle et une spirituelle boisson ; néanmoins, cette faim et cette soif et ce désir éternel continuent à poursuivre et à désirer d'obtenir Celui qui est sans mesures ; et cela nous est impossible.

Et c'est pourquoi nous devons toujours faire des efforts et demeurer constamment dans nos œuvres perpétuelles des assoiffés et des affamés. Et quoique nous vivions de Dieu, que nuit et jour nous le mangions, bâillions et désirions après, nous ne pouvons cependant le comprendre, l'avaler et le digérer. Toujours nous devons travailler dans cette non-permanence ; la faim, la soif et l'éternel désir ne peuvent se taire.

Mais, de même que Dieu extérieurement, grâce à tous ses dons, nous permet de vivre sa très chère volonté, de même son esprit nous attire aussi à l'intérieur et nous fait l'aimer comme il le mérite. Et ce même mérite presse l'esprit qui est en nous de l'aimer sans mesure, parce que lui-même, il est sans mesure et il nous aime en même temps que lui-même, comme il est. Et son amour est si terrible, si entraînant, si consumant tout ce qu'il touche !

Et là où nous éprouvons ces sentiments, là c'est un domaine supra-rationnel, là notre amour est sans mode et sans manière, car nous ne pouvons savoir comment répondre à son amour, lequel est si brûlant qu'il dévore et digère en sa substance tout ce qui l'approche.

A cet amour doit céder notre amour, car nous ne pouvons guère nous bouger, parce que là notre amour devient nu, vide et sans activité.

Et cet amour de Dieu est un feu dévorant qui nous dévore hors de nous-mêmes et nous engloutit avec Dieu en l'unité. Vois, là nous sommes saoûls et débordants et avec Dieu, au-dessus de nous-mêmes, nne plénitude éternelle : pourtant nous demeurons, en nous-mêmes, toujours affamés parce que nous vivons en autrui et aimons les préceptes de la vertu. Et encore un coup, nous sommes toujours soûls, au-dessus de nous-mêmes, avec Dieu dans l'unité; en nous-mêmes par contre où nous aimons et vivons la vie de justice, nous sommes assoiffés.

De telle sorte donc nous sommes soûls et assoiffés, nous travaillons et jouissons, et vivons dans la vérité.

Au-dessus de cela est le sixième point, c'est-à-dire la jouissance, la fruition en elle-même. Cette fruition de Dieu et cette fruition superessentielle de nous tous qui sommes unis avec Lui, elle est une unité quiète, glorieuse, essentielle, au-dessus de la différenciation des personnes : là, il n'y a de la part de Dieu, ni effluer au dehors, ni attirer vers l'intérieur, mais ces personnes sont là en repos et unies dans l'amour fruitif lequel est une quiète et glorieuse unité des personnes. Là le repos ou quiétude, la fruition et la joie, sans mesures. Là toutes les âmes aimantes, selon leur être surnaturel sont avec Dieu une seule jouissance sans différenciation. Cette fruition de Dieu est unité des personnes, pure quiétude,

joie débordante, béatitude illimitée, la couronne et la louange de l'amour le plus parfait dans l'éternité.

Là où nous sommes unis à Dieu en l'amour, grâce à sa grâce et à nos bonnes œuvres, là chacun reçoit de spéciales grâces et gloires, tantôt plus et tantôt moins, selon qu'il le mérite et l'a gagné par ses vertus, avec la grâce de Dieu. Vois-tu, là nous sommes groupés et chacun reçoit particulièrement en grâces, en mérites, en ordre et en gloire, d'après la justice et la sage ordonnance de Dieu, notre supra-essence. Mais là nous sommes unis avec Dieu, sans intermédiaire, au-dessus de toute chose étrangère ; là Dieu est notre jouissance et la sienne propre, dans une béatitude éternelle et sans limites ([1]).

Tu sauras que, bien que, suivant notre manière de voir, nous donnions à Dieu beaucoup de noms, son essence est une en trois personnes différentes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, une nature féconde en la trinité des personnes. Vois-tu, c'est ainsi que nous comprenons, que nous sentons, que nous vivons. C'est pour cela que Dieu a créé et appelé tout ce qui est né de la semence d'Adam. Mais les juifs et les païens et les incrédules repoussent cet appel de Dieu et c'est pour cela qu'ils sont maudits. Les mauvais chétiens qui vivent en état de péché mortel et les hypocrites qui paraissent de braves gens, demeurent

(1) Il faut lire ce chapitre après avoir lu le chapitre IV de l'*Apocalypse*. C'en est un éloquent commentaire. Ruusbroec donne l'impression du prophète : *a. a. a., Domine nescio loqui.*

et meurent de cette façon, sont également rejetés de Dieu et maudits; pourtant ces chrétiens qui ont été baptisés dans le sang du Christ sont tous appelés et invités à jouir de l'éternelle joie de Dieu. Mais, voulons-nous être choisis pour être reçus dans cette éternelle joie de Dieu, alors nous devons être revêtus de la vie de N.-S. J.-C. et unis avec lui en nous-mêmes, grâce au concours de sa grâce et de nos bonnes œuvres : c'est ainsi qu'il vit en nous et nous en Lui, dans la mesure de ses grâces et de notre sainte vie. Et nous devons aussi, surnaturellement, être unis avec Dieu dans l'amour et la fruition, c'est ainsi que nous sommes unis avec Lui, c'est ainsi que nous sommes un amour et une fruition avec Lui, débordants dans une béatitude éternelle. Entre cette ressemblance qui nous est propre et cette unité qui est en Dieu, se place la vivante étincelle de notre âme, l'Esprit Saint qui est lumière nous montre que nous sommes unis avec Dieu dans l'amour et dans la fruition, et semblables à Lui grâce à ses dons et à nos œuvres. Cette chaleur du Saint-Esprit brûle et consume toute ressemblance et nous conserve, immuablement dans la connaissance et dans l'amour, et nous verse des consolations et nous donne un avant-goût de la gloire de Dieu, et nous rassure sur notre éternelle béatitude.

Ceux qui comprennent tout cela, vivent d'après cela et ressentent tout cela, ils sont les braves gens choisis.

Que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un seul vrai Dieu en trois personnes, qui est notre récompense et notre couronne, nous l'accorde à nous tous! Ainsi-soit-il.

Ici s'en vont les XII béguines (1).

24 novembre 1897,
Fête de Saint-Jean de la Croix.
L'abbé PAUL CUYLITS.

---

(1) Il ne sera peut-être pas inutile d'éclairer la pensée de notre grand mystique par la lumière d'un docteur de i'Eglise. Tout le chapitre XII du 6me livre du *Traité de l'amour de Dteu*, par saint François de Sales, devrait être cité. Pour être bref, donnons-en la conclusion :

" Mays comme se fait cet escoulement sacré de l'ame en son Bien aymé? Une extrême complaisance de l'amant en la chose aymée produit une certaine impuissance spirituelle qui fait que l'âme ne se sent plus aucun pouvoir de demeurer en soy mesme; c'est pourquoy, comme un baume fondu, qui n'a plus de fermeté ni de solidité, elle se laisse aller et escouler en ce qu'elle ayme; elle ne se jette pas par manière d'union, mais elle se va doucement coulant comme une chose liquide et fluide, dedans la divinité qu'elle ayme. Et comme nous voyons que les nuées espaissies par le vent de Midy, se fondant et convertissant en pluie ne peuvent plus demeurer en elles mesmes, ains tumbent et s'escoulent en bas, se meslant si intimement avec la terre qu'elles destrempent, qu'elles ne sont plus qu'une mesme chose avec icelle.

„ Ainsy l'ame laquelle, quoy qu'amante, demeuroit encor en elle mesme, sort par cet escoulement sacré et fluidité sainte, et se quitte soy mesme, non seulement pour s'unir au Bien-aymé, mais pour se mesler toute et se destremper avec luy.

„ Vous voyez donq bien, Theotime, que l'escoulement d'une ame en son Dieu n'est autre chose qu'une véritable extase, par laquelle l'âme est toute hors des bornes de son maintien

naturel, toute meslée, absorbée et engloutie en son Dieu; dont il arrive que ceux qui parviennent a ce saint excès de l'amour divin, estans par apres revenuz a eux, ne voyent rien en la terre qui les contente et vivans en un extrême anéantissement d'eux mesmes, demeurant fort alangouris en tout ce qui appartient aux sens, et ont perpétuellement au cœur la maxime de la bienheureuse Vierge Thérèse de Jesus : " Ce qui n'est pas Dieu ne m'est rien „. Et semble que telle fut la passion amoureuse de ce grand ami du Bienaymé, qui disait : " Je vis, mais non pas moy, ains Jésus-Christ vit en moy „ ; et : " Nostre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu „. Car dites-moi, je vous prie, Theotime, si une goutte d'eau élémentaire jettée dans un ocean d'eau naphe estoit vivante et qu'elle peust parler et dire l'estat auquel elle seroit, ne crieroit elle pas de grande joye : O mortelz, je vis voirement, mais je ne vis pas moy mesme, ains cet ocean vit en moy et ma vie est cachée en cet abisme.

„ L'âme escoulée en Dieu ne meurt pas ; car, comme pourroitelle mourir d'estre abismée en la vie ? Mais elle vit sans vivre en elle-mesme, parce que, comme les estoiles, sans perdre leur lumière, ne luisent plus en la présence du soleil, ains le soleil luit en elles et sont cachées en la lumière du soleil, ainsi l'âme, sans perdre sa vie, ne vit plus estant meslée avec Dieu, ains Dieu vit en elle. Telz furent, je pense, les sentimens des grans bienheureux Philippe Nerius et François Xavier, quand, accablés des consolations célestes, ils demandoyent à Dieu qu'il se retirast pour un peu d'eux, puisqu'il vouloit que leur vie parust aussi encore un peu au monde, ce qui ne se pouvoit tandis qu'elle estoit toute cachée et absorbée en Dieu. „

IMPRIMERIE
J. E. BUSCHMANN
ANVERS.